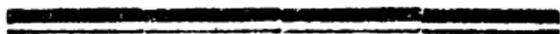


JOURNAL HELVETIQUE.



SEPTEMBRE 1761.



ESSAI

Sur ces Paroles, Que les paroles de ma bouche & la méditation de mon cœur te soient agréables, ô Eternel, mon Rocher & mon Redempteur ! Psaume XIX. V. 15.

DIEU a donné à l'homme l'intelligence & la liberté pour le louer & pour le servir ; c'est-là sa plus noble occupation, & sa vraie destination. Rien ne devrait lui être plus agréable que de célébrer la sagesse, la bonté & la puissance de son créateur, que de méditer sur ses sublimes perfections, & que de tâcher de se rendre parfait come Dieu lui même est parfait ; mais cette occupation est pénible ; il faut

pour cela rentrer en soi même , chercher à se conoitre , & à se corriger de ses défauts ; il est triste pour l'home de s'examiner avec soin, de sentir & d'avoüer sa misère (*) & ses infirmités , d'etre en garde contre ses passions & de faire ses éforts pour en triompher. Aussi n'est-ce guères ces importans sujets qui sont le but & l'objet de la méditation des Homes ; accumuler des richesses , aquérir des honeurs & des dignités , goûter les plaisirs & se plonger dans les voluptés , voilà à quoi on pense ordinairement, sur quoi on médite le jour & la nuit ; mais régler ses pensées & ses actions pour se rendre agréable à Dieu , moderer les desirs de son cœur , & les tourner du côté du Ciel ; se corriger de ses vices , les vaincre & aquerir des vertus ; c'est à quoi l'on pense peu & rarement ; c'est pourtant ce qui fait la force , la grandeur , & la consolation de l'home.

(*) La foiblesse de la Raison de l'home , dit PASCAL , paroît bien d'avantage en ceux qui ne la conoissent pas , qu'en ceux qui la conoissent. En étes sans l'usage de la Raison , que conoissons nous ? Savons nous pourquoi nous croïons ? Pouvons nous être persuadés de la vérité de la Religion , de l'inspiration des Saints Livres , de l'importance de pratiquer nos devoirs ?

Aussi le Prophète DAVID dans le Psaume d'où ce texte est tiré, ne trouve rien de si beau & de si doux que de publier les merveilles de la bonté & de la puissance de l'Étre suprême (*). C'est son Rocher & son Rédempteur.

Quand je n'aurois pour moi Père ni Mère
 Quand je n'aurois aucun secours humain,
 Le Tout Puissant en qui mon ame espère
 Pour me sauver me prendroit par la main.

L'Éternel est mon Rocher ; la Mer irritée
 brisera contre lui ses flots écumeux, sans
 pouvoir l'ébranler ; il est mon bâton & ma
 houlette, quand la mort termineroit mes
 jours, & me feroit entrer dans la nuit du
 tombeau je ne craindrois point. Qu'aurois-je
 à redouter ? L'Éternel est mon guide & mon
 Rédempteur ; il est ma force & ma délivrance.
 Il règne, & toute la nature lui obéit. Les
 Homes & les Elémens conjurés ne sauroient

H h 3

(*) L'Home doit se proposer une fin, & il n'y en a point de plus conforme à son état, & de plus digne de sa vocation que de consacrer ses talens & ses lumieres au service de son Createur, en remplissant fidèlement les devoirs de la condition dans laquelle il l'a placé, & en célébrant sa sagesse, sa puissance & sa bonté.

altérer mon repos & mon bonheur ; ils sont
fondés sur le Rocher des siècles.

Que tout un Camp m'assiège & m'environe ,
Jamais mon Cœur ne s'en étonera ;
Que dans mes maux tout secours m'abandonne
Ta forte main toujours me soutiendra.

Pendant le jour , sa main puissante écartera
loin de moi les dangers qui me menacent ; il
confondra les complots de mes Enemis ; je
marcherai avec assurance , parce qu'il est mon
appui. Durant les ténèbres de la nuit , il aura
les yeux ouverts pour me protéger , car la
nuit est pour lui come le jour & les téné-
bres come la lumière. Il voit tout , mais sans
peine & sans confusion ; tout est nud & à décou-
vert devant lui. Il tient dans sa main puis-
sante la chaîne de tous les événemens ; il les
règle à sa volonté ; l'univers entier lui est sou-
mis ; il ne se soutient que par lui ; ses vicissi-
tudes même , ainsi que les révolutions des
Etats , sont soumises à des Loix immuables
& éternelles ; lui seul est invariable & ne
change point.

C que tes œuvres sont belles ;
Grand Dieu , quels sont tes bienfaits ?
Que ceux qui te sont fidèles
Sous ton joug trouvent d'atraits !

Lorsque j'ouvre les yeux , je ne puis contempler sans une vive émotion la structure de la Terre & des Cieux ; l'immenfité des mers ; l'harmonie admirable de toutes les Créatures ; leur durée , malgré leur foiblesse & leur fragilité ; je ne puis méditer sans admiration sur la conduite de la Providence (*) qui maintiens les Corps & les Esprits dans l'ordre qu'il a prescrit , sans permettre à aucune substance de se perdre , ou de s'alterer ; sans ruïner la liberté de l'home , & sans que le mauvais usage qu'il en fait souvent , trouble la félicité publique.

Nous avons dit , qu'après Dieu & la contemplation de ses Ouvrages , nôtre devoir étoit de nous confiter nous même ; de descendre en quelque sorte dans nôtre propre cœur , d'en sonder le fond & les replis , afin de découvrir ses panchans vicieux , & de tâcher de les corriger. L'home aime la vertu ,

H h 4

(*) Le Sage & le Chrétien méditent sur la Providence , sur les voies & sur ses effets , non pour avoir l'audace de les contrôler , ou les censurer , mais pour les admirer & les bénir.

Soit que le Ciel récompense & punisse

C'est aux mortels d'adorer ses Décrets :

Gardons nous d'élever des regards indiscrets :

Jusqu'au Trône de sa Justice.

il est vrai; il étoit né pour la conoitre & la pratiquer; mais ses passions l'entraînent & l'aveuglent; il conoit le bien & fait le mal; soumis malgré lui au joug de son Créateur, il voudroit pouvoir le secouer, se rendre indépendant, ou du moins ne suivre & ne s'imputer que les Loix qui lui plaisent, qui ne gênent & ne contraignent point ses inclinations chéries. En un mot, l'Home voudroit ne porter de joug que celui qui lui est agréable; il voudroit courber la règle selon les desirs de son Cœur & être en quelque sorte le Dieu de lui même. Insensé, ta gloire & ton bonheur ne peuvent se trouver que dans ton obéissance. Impose silence à ton orgueil & laisse gouverner le monde à celui qui l'a créé.

Si le cœur de l'Home est foible, son Corps ne l'est pas moins. *L'Home, dit l'Écriture, a son fondement dans la poudre; il habite un Tabernacle d'argile, il est consumé à la rencontre d'un vermissin. Si l'on pesoit l'home avec le néant, on trouveroit que le néant pèse plus que l'home.* Montreras-tu, ô Dieu! ta force contre une feuille que le vent emporte! Toi qui es assis sur les nuées des Cieux, qui tiens la foudre dans ta main, & qui fais des flammes tes Ministres.

L'Esprit de l'Home a-t-il plus d'étendue & de consistance? Hélas! le moindre objet l'arrête & le force à reculer: Ses connoissances

sont aussi bornées qu'elles sont obscures. La Raison qui devoit lui servir de flambeau, est presque éclipfée par l'erreur ou par les passions. Jeune, il n'en fait presque aucun usage ; vieux, cette foible lumière s'éteint avec lui, & le laisse dans les ténèbres. L'Home ne sauroit donc trop méditer sur sa misère, & sur son néant; il ne peut prier avec trop de zèle; trop s'écrier avec ardeur, *Que les paroles de ma bouche, & la méditation de mon Cœur se soient agréables, ô Eternel, mon Rocher & mon Rédempteur.* J'ai fait réflexion sur mes voies, & j'ai rebrouffé chemin vers tes témoignages.

Remarqués que le Psalmiste joint ici les paroles aux pensées; c'est que les paroles ne sauroient être bien réglées si les pensées ne le sont pas; elles en sont l'expression & l'image: Si l'original est défectueux le Portrait ne peut être parfait. Il ne sauroit sortir d'une source impure des ruisseaux clairs & limpides; de-là tant de faux rapports, de mensonges, de médisances & de calomnies; on déchire la réputation du prochain sans scrupule; pour cacher ou diminuer ses propres foiblesses, on prête des vices aux autres. On va encore plus loin, & je ne puis le dire sans horreur, on se sert des talens & du génie qu'on a reçu du Ciel pour décrier les Ouvrages de son Créateur, pour censurer son Gouvernement ;

cette voix qu'il nous a donnée pour célébrer ses louanges, on en abuse pour blasphémer son St. Nom (*). On ne réfléchit pas sur sa Puissance & sur sa Justice. On ne pense pas qu'il nous voit, qu'il nous entend & qu'il est présent par tout. Avant que ma parole fut sur mes lèvres il l'a entendue; car tu conois, **ô Dieu**, toutes choses.

Jusques ici nous nous sommes bornés à ce que la méditation de nôtre Cœur nous offroit de plus nécessaire, mais nous n'avons pas épuisé cet important sujet: Faisons encore quelques pas dans une si noble carrière, afin d'arriver au but.

Réfléchir sur les perfections de l'Être suprême, sur l'homme & sur ses devoirs (**),

(*) La Langue, dit Sr. JACQUES, se vante de grandes choses; elle est un feu même un monde d'iniquité; elle est pleine d'un verin mortel. Par elle nous maudissons les Hommes qui sont faits à l'image de Dieu.

(**) Les devoirs de l'homme dérivent de sa foiblesse, de sa dépendance, du besoin qu'il a du secours de Dieu; de son intelligence, & de sa liberté; car s'il n'étoit ni intelligent, ni libre, il ne seroit soumis à aucune obligation. Le bien & le mal lui seroient indifferens. C'est ce que nous enseigne la Loi naturelle, la plus ancienne & la plus générale de toutes les Loix, celle qui en est le principe & le fondement, & qui est proprement la Loi de l'homme.

quoi de plus digne de nous ? Une telle méditation est elle même une Prière fervente, une sorte de commerce entre le Créateur & la Créature ; il la touche & l'ébranle de toutes parts ; les objets qui nous affectent & nous intéressent le plus n'ont de force & d'efficacité que par son pouvoir. Sans son secours nous ne pourrions ni les sentir, ni les voir, ni les entendre ; non seulement il nous a donné des organes, des yeux & des oreilles, mais nos sens eux mêmes ne pouroient transmettre à notre ame l'idée & l'impression des objets, si sa volonté ne leur en donoit la puissance. Tout ce qui est matériel & sensible ne sauroit aller jusqu'à l'esprit de l'homme, & se faire apercevoir, si Dieu n'avoit voulu établir entre l'ame & le corps, cette admirable & mutuelle correspondance. Les couleurs frappent mes yeux, & soudain mon ame en distingue les variétés & les nuances ; il en est de même des sons qui font impression sur mes oreilles, & des odeurs qui passent dans le canal destiné à les recevoir. En un mot, les odeurs, les sons, les couleurs, enfin tout ce qui semble dépendre de nos organes ne sont que des modifications & diverses propriétés de notre ame, occasionées & développées par l'impression des objets extérieurs sur nos sens ; en sorte que s'il n'y avoit que Dieu & nous dans le monde, nous pourrions voir, entendre, &

sentir les mêmes choses, que nous voions, que nous entendons, & que nous sentons, quoi qu'elles n'existassent point: Nos songes nous en fournissent la preuve; les diverses images qu'ils nous présentent, toutes fausses qu'elles sont, nous paroissent vraies & réelles? On peut donc dire que le monde matériel n'est qu'une foible ébauche du monde intellectuel.

Nous nous imaginons que Dieu est loin de nous, & que le monde corporel en est bien près; c'est tout le contraire: Dieu agit sans cesse en nous; c'est de lui que le monde tient sa beauté, son éclat & sa magnificence; par lui même il est pauvre & dénué de tout: Mais l'Être suprême ne l'enrichit que pour nos besoins, & pour nous faire du bien; pour nous faire couler une vie douce & heureuse. Que seroit-ce, si au lieu des sensations agréables que les objets extérieurs communiquent à notre ame, Dieu eût attaché à ces mêmes objets des sensations pénibles & douloureuses? Il nous comble, & nous acable en quelque sorte, de ces dons & de ses gratuités; écoutons sur ce sujet un Auteur célèbre.

(Mr. ARBADIE.) *Les perfections, dit-il, du Monde visible ne subsistant que par la lumière, les sens, les couleurs, les odeurs & les saveurs, qui sont à parler véritablement des sentimens de notre Esprit, de sorte que croïant admirer les beautés des Cieux, la splendeur des*

astres , le bruit éclatant des Météores , les fruits délicieux de la Terre , les Aromates de l'Arabie &c. Ce que nous admirons est plus dans nous mêmes que dans l'objet aparent de nôtre admiration. D'où cet habile & savant Ecrivain tire cette conclusion judicieuse , que le bonheur ou la misère de l'home n'est point au pouvoir de cet amas de choses corporelles , qui nous environent , qui par elles mêmes sont incapables de nous faire ni bien ni mal , mais en la puissance de l'Etre suprême , qui a voulu atacher nôtre joie ou nôtre tristesse à des choses si éloignées de nôtre nature & de nos perfections , afin que ce fut là le caractère & le sceau de nôtre dépendance à son égard () , & il est l'Eternel , & nôtre souverain maître.*

Une autre conséquence qu'on doit tirer de ce principe , c'est que nôtre bonheur est indépendant des choses extérieures , puis que le tems qui consume & nôtre Corps & les Corps qui nous environent ne peut rien sur nôtre Ame , ni sur nos pensées. Au milieu de

(*) Cette dépendance ne doit point humilier l'home ; elle est dans l'ordre , la Créature doit être subordonnée & soumise au Créateur. L'home fait pour l'Immortalité s'élève dans l'obéissance qui le soumet à l'Etre suprême , & s'humilie dans l'autorité qui l'élève. Il est égal dans tous les états & dans toutes les conditions.

ces révolutions, & de ce tourbillon rapide qui entraîne & emporte tous les objets extérieurs, notre esprit reste toujours le même, & triomphe du tems & des éléments (*). Tel est l'ordre, telle est l'institution du Créateur; la matière impuissante par elle-même, n'est point la cause de nos sentimens, ni de nos pensées; elle n'est point assez noble pour produire un effet fort au dessus d'elle; elle n'est donc qu'un simple & foible instrument dont Dieu se sert pour faire son œuvre, & nous faire conoitre des vérités utiles.

Quelle relation, quel rapport, la matière peut-elle avoir avec des vérités grandes & sublimes? Quelle influence peut-elle avoir sur notre esprit, qui s'élève jusqu'à l'infini, & dont l'excellence est en quelque sorte sans limites, puis qu'il peut successivement conoitre toutes choses, quoique ses facultés & ses perfections soient bornées.

(*) On peut dire que chez l'homme, rien n'est plus grand que l'homme destiné à l'immortalité. Qu'est-ce que les dignités & les richesses au prix des biens & de la gloire du Ciel? La Piété n'a qu'à se tenir dans cette assemblée si élevée, qui lui est naturelle, pour voir passer sous ses pieds & la vaine pompe des grandeurs humaines, & le torrent aussi rapide des disgrâces & des calamités, qui come un tourbillon qui passe & gîte cette argile & renverse ce tabernacle de poussière, dit ABBADIE.

Delà vient cette curiosité avide & infatigable de conoitre, qui ne peut être satisfaite ici bas ; c'est que l'Esprit de l'Home est fait pour l'infini ; toutes les richesses du monde le laissent vuide ; pour le remplir il ne lui faut pas moins que le souverain bien.

Si l'Home avoit été destiné à ne durer que quelques années ; à passer rapidement de l'être au néant , nous n'aurions que des sensations bornées, conformes à nôtre état ; nos desirs seroient aussi limités que nos jours ; nôtre félicité seroit aussi courte, & aussi passagère que nôtre vie ; mais come l'Home a été créé pour l'immortalité, il n'y a aussi, dit le même Auteur, que nous avons déjà cité, qu'une succession infinie de durée qui assortit cette succession infinie de sentimens, de pensées & de desirs, dont l'home se trouve naturellement capable.

Difons donc que c'est dans l'home immortel que nous trouvons la nature, les perfections, & la fin de l'home, qui forment sa dignité naturelle. Seigneur que la méditation te mon Cœur te soit agréable, ô Eternel, mon Rocher & mon Rétempteur ?

Ces vérités paroîtront peut-être trop abstraites à quelques Lecteurs ; ce qui demande de l'attention l'obtient rarement ; mais il est beau de se garantir des préjugés & de l'erreur ; ce n'est pas acheter trop cher une connoissance.

d'où découle nos devoirs les plus importans; dès qu'on sera bien convaincu que la maïère n'a aucun pouvoir sur nous, on y sera moins attaché (*); on la dépouillera de toutes les qualités qu'elle sembloit vouloir usurper pour les restituer à l'Être suprême, de qui elle les tient; par là nous la resserrerons dans la subordination qui lui convient, & nous remonterons au seul Auteur de nôtre félicité, de nos sentimens & de nos pensées.

L'home doit être immortel, donc il doit être temperant, équitable, modéré; il ne doit donner à son Corps que ce qui lui est nécessaire pour subsister & l'entretenir en bon état; il doit être juste & ne faire tort à personne, dans la persuasion qu'il doit rendre compte de sa conduite à son suprême Législateur. L'home immortel sera doux & modeste, pour remplir ses devoirs avec ceux qui sont en Société avec lui, & pour ne pas troubler le repos de son propre cœur. La vertu se
fait

(*) Dieu est le seul objet qui mérite essentiellement nôtre amour & nôtre respect, par ses perfections sublimes qui le rendent infiniment adorable, & à cause des graces dont il nous comble & du bien qu'il peut nous faire. Dieu lui même veut que nous l'aimions par reconnoissance. A l'égard des Homes, il faut les aimer malgré leurs défauts, auxquels leurs vertus sont jointes.

fait d'autant plus révéler qu'elle se montre plus simple, plus douce, plus modeste, plus ennemie de tout faste; c'est s'enrichir que de diminuer ses besoins. On pardonnera aisément aux Hommes leurs offenses & leurs défauts: Peuvent-ils être sans foiblesses au milieu de tant de tentations & de pièges qui les environent? Il est rare de trouver chés les Hommes les talens & les vertus qu'on y cherche, mais nous sommes obligés d'être sur cette terre, en comerce avec eux; il faut supporter leurs infirmités, en attendant que nous soions nous même plus parfaits, & que nous aions avec eux un comerce plus agréable & plus pur dans le Ciel. On ne doit attendre des Hommes que ce que l'humanité est capable de faire. Enfin il faut se convaincre de la différence essentielle qu'il y a entre le bien & le mal moral, pour pratiquer l'un & éviter l'autre.

L'homme n'est qu'un point dans le monde, & il voudroit que le monde fut fait pour lui; l'instant qui sépare la mort de la vie n'est qu'un point qui se perd dans l'éternité.

Que la méditation de mon Cœur te soit agréable, ô Eternel, mon Rocher & mon Rédempteur! Notre domicile a la poudre pour fondement, mais tu subsistes éternellement; les siècles entassés les uns sur les autres ne termineront jamais ta durée. Sans principe, mais cause

de tout, tu es tout parfait. Parce que tu es, tu as dit, & les Cieux & la Terre ont comparu ; tu ouvres ta main, & tu rassassies à souhait toutes les Créatures vivantes. Ta bonté s'étend d'âge en âge ; tous les Peuples t'implorent come leur soutien & leur Protecteur. En vain les plus puissans Potentats s'uniroient pour acabler une nation dont tu es le défenseur, tu n'as qu'à te montrer pour dissiper leur ligue, & les faire rentrer dans le néant ; on cherche la place qu'ils occupoient & on ne la trouve plus. Tu crées la prospérité & l'adversité ; tu tiens tous les Etats come dans ta main, & tu lis dans tes décrets leurs progrès, leur décadence & leur chute. Leurs vastes projets sont arrêtés par le souffle de ta bouche, come les flots de la Mer sont arrêtés, & se brisent sur un grain de sable. Que ta Puissance est redoutable, ô Roi des Nations, & que ta vengeance est terrible ! Voilà ceux qui t'ofensoient sont écrasés sous tes pieds ; leurs cris lamentables implorent en vain les Coteaux & les Montagnes pour les couvrir de devant ta face irritée : Ils sont consumés par l'ardeur de ta colère ; tu étois pour eux un Père tendre, mais ils ont abusé de ta bonté ; ils ont été sourds à tes Loix ; ta Justice exerce sur eux ton pouvoir, & tu n'es plus pour eux qu'un Juge puissant & sévère.

Mais ta gratuité s'étend aussi jusques aux

aïes, tous les mortels en éprouvent les heu-
 reux éfets. Les Cieux & la Terre se réunif-
 sent pour la célébrer. Les plantes & les ani-
 maux tressaillent de joie par le sentiment de
 ses bienfaits. Les collines couvertes de fleurs
 & de fruits, se réjouissent à l'aspect des ri-
 chesses dont tu les courones. Ta Providence
 adorable s'étend à tout, embrasse tout; sa
 chaîne immense lie tous les Etres, & fait
 mouvoir à son gré ce vaste univers. Quel
 autre que toi peut doner l'existence à ce qui
 étoit dans le néant, peut faire sortir l'ordre &
 l'harmonie du sein du cahos, régler tous les
 événemens sans gêner la liberté de l'home,
 doner la vie & le mouvement à des Etres in-
 sensibles & inanimés ! Qui nous a doné cette
 intelligence, qui nous distingue si avantageu-
 sement des animaux; cette sublime intelli-
 gence, qui nous rend capable de conoitre nos
 devoirs, de discerner le vrai du faux, le juste
 de l'injuste, d'exercer les Arts, de cultiver
 les Sciences, de perfectioner & d'étendre nos
 conoissances, de conoitre nôtre destination,
 & de nous élever enfin jusqu'à l'Etre tout par-
 fait ! ô Dieu ! que tes bienfaits sont en grand
 nombre, mais tu nous en réserves encore de
 plus précieux. Tu n'as pas épuisé les trésors
 de tes bontés sur ce vase d'argile où l'home
 végète & rampe quelques instans : Le plus
 beau jour succèdera à ces lüeurs passagères,

à cette foible aurore qui précèdent la lumière qui t'environne. Nous atendons de nouveaux Cieux & une nouvelle Terre, où la Justice habite. Il nous est permis de ne donner aucunes bornes à nos espérances, si nous n'en donons aucunes à nos vertus.

Sentons le prix de nôtre destination & livrons nous aux nobles sentimens qu'elle nous inspire. Glorieuse & sainte ambition tu nous dones ce que le monde nous promet, mais ne peut nous donner, des plaisirs purs & éternels. Ici bas nôtre soif ne peut être désalterée; dans le Ciel nous puiserons dans la source de la Félicité un bonheur infini & inaltérable. Que la méditation de mon Cœur te soit agréable Ô Eternel, mon Rocher & mon Rédempteur (*)!

Je ne te demande pas de vivre longtems sur cette Terre qui doit passer, mais je te prie, Ô mon Dieu, que je puisse mourir en ta grace,

(*) On s'est proposé dans ce petit Discours de méditer sur les perfections de l'Être suprême, principalement sur sa bonté, sur sa puissance, & sur sa sagesse, qui prouve une Providence qui s'étend à tout, car un Être puissant, bon & sage abandoneroit-il au hazard la conservation & la conduite de son Ouvrage après l'avoir créé? On n'a pas démontré l'unité de Dieu, parce qu'il paroît manifestement par l'harmonie qui regne entre tous les êtres, qu'ils ont pour Auteur un seul génie.

& que tu me reçoives dans les Tabernacles éternels ! La vie est toujours assés longue quand elle est bone & vertueuse. Ce n'est pas vivre que de risquer l'Eternité pour une vie courte & fugitive. *Eternité* ! ce seul mot me confond & m'abime ! Quoi ! il n'y aura point de fin à mes peines , ou à ma félicité ? Que je suis grand si je me rends digne de ce bonheur par mes vertus , mais que je suis vil & méprisable, si je m'en rends indigne par mes vices , si je suis assés insensé pour préférer des jouets fragiles & fugitifs à des biens permanens & infinis ! Chaque jour , chaque moment peut décider de mon sort , & je doute encore quel parti je dois prendre ! O ! quand viendra un heureux jour , où je puiserai dans la source de la vérité , du bonheur & de la vertu , des sentimens qui combleront mon Cœur de joie.

Que me reste-t-il du tems présent ? Ce qui me reste du passé , dont je n'ai qu'un souvenir leger & confus, qui n'est qu'un songe , une vapeur , un éclair qui brille & qui disparoit, le passé & le présent se perdent dans l'avenir , qui bientôt ne sera plus : *Le moment où je parle est déjà loin de moi.* C'est pourtant dans cet avenir sans fin , & où tout se termine , où se trouve véritablement la vie de l'homme , & où je pourai recueillir les fruits de mes bones œuvres. Si je veux être immor-

tel, je dois faire des actions dignes de l'immortalité. Que le Temps me mine sans cesse, qu'il m'enveloppe come un tourbillon, qu'il m'entraîne dans l'abîme de l'Éternité, il ne peut m'enlever mon ame & mes vertus; elles font à l'abri de ses atteintes & de la mort. Oui, j'en ateste tes promesses, ô mon Dieu; je survivrai à cette Terre, & à toutes ses vicissitudes: Je demeurerai ferme sur ce limon qui doit s'écrouler, & qui précipitera dans ses abîmes les mondains qui y mettent leurs espérances. Je verrai ses débris sans regret; car mon trésor est dans le Ciel. Les Siècles s'écouleront come une ravine d'eau, ils s'entasseront & se précipiteront les uns sur les autres; ils disparaîtront come une fumée, mais mon ame subsistera à perpétuité. Tout ce qui est fragile & passager doit se briser & périr, mais rien ne peut terminer la durée d'un Être, qui a celle de Dieu même pour base & pour fondement. Éternel! ta volonté est toute puissante. Tu as tiré tous les Êtres du néant; tu vois tout; les ténèbres te font come la lumière; tu fais nos pensées avant qu'elles soient sur nos lèvres, & tu conois nos sentimens aussi bien que nôtre cœur, dont tu sondes tous les replis. Tu dones, ô mon Dieu, l'existence à tous les Êtres, & tu la leur ôtes quand il te plait. Tu n'a qu'à retirer la main qui les soutient, & ils disparaissent. Tu n'as qu'à dire, *fils des Hommes retournés*, & ils s'é-

vanouissent. Caches tu ta face, toutes les Créatures défont ; elles sont consumées par le feu de ta colère, mais il y a des plaisirs à ta droite pour jamais. La nature est couverte d'un voile immense au travers duquel s'élancent les rayons de la Divinité, qui brillent dans l'univers. Tu vois dans l'Éternité le période de l'existence de tous les Êtres, come tu vois dans ton immensité la naissance des Empires, leurs progrès & leur décadence. Tout change, tout vieillit, toi seul es immuable & ne vieillit point, parce que tu es l'Éternel. Tout dépend de toi, mais tu ne dépenses de personne, & tu es le Maître suprême de toutes choses. Souverainement bon & sage, tu nous a créés pour être heureux, & les règles que tu nous prescrites font notre bonheur. Nos foibles vertus, nos plaisirs & nos joies émanent de toi, come les ruisseaux découlent d'un Fleuve abondant & majestueux.

Ecouter, ô mon Dieu, ta volonté & la suivre, c'est notre tache & notre devoir, le fondement de notre félicité ; c'est ce qui fait la base de nos espérances, & la noblesse de notre destination. Notre intelligence & notre liberté ne fauroient être mieux employées qu'à étudier ta sainte volonté & à la pratiquer. C'est ce qui mettra une parfaite harmonie entre nos pensées, nos discours & nos actions : C'est ce qui fait l'ordre & la beauté de la So-

ciété dont nous sommes membres. Faisons nous la volonté de l'Être suprême, sommes nous soumis à ses commandemens, tout est dans l'ordre & tout prospère. Ceux qui gouvernent le font avec douceur & avec justice : Ceux qui obéissent le font avec docilité & sans murmure : Chacun est content de son état & de son sort ; préparé & soumis à tous les événemens, on éprouve les revers de la vie sans impatience, & on souffre les douleurs avec résignation. Nôtre bonheur ne dépend ni du caprice des Hommes, ni des révolutions. La Terre répond au Ciel. Les Hommes anticipent en quelque sorte sur la félicité céleste. Récapitulons les principales vérités contenues dans cet Essai.

Que la méditation de mon Cœur te soit agréable ô Eternel, mon Rocher & mon Rédempteur !

J'ouvre les yeux au lever du Soleil, dont la lumière bienfaisante dissipe les ombres de la nuit, & manifeste les œuvres de la Création (*). Je crois être dans ce grand jour

(*) Pour que nôtre méditation soit agréable à l'Eternel, il faut qu'elle émane du Cœur plus que de l'Esprit ; or rien n'est plus propre à nous élever à Dieu que la contemplation de la nature, qui nous démontre la sagesse de la Providence, objet bien digne de nous occuper, & dont nous ne pouvons suivre le plan & considérer les voies sans admiration.

où un acte de ta volonté, & le souffle de ta bouche dona l'être à toutes les Créatures intelligentes, qui célébrèrent leur existence, en exaltant ta puissance & ta bonté : Sorties du néant, elles frémirent de leur fragilité & de leur foiblesse, & craignirent d'y rentrer ; mais ta force les soutint ; tu établis entr'elles l'ordre & la subordination ; tu les conservas par les voies les plus simples, qui ne firent que mieux éclater ta magnificence ; tu voulus qu'il y eût entre les Créatures intelligentes & celles qui ne le sont pas une parfaite harmonie, come il y en a entre le Ciel & la Terre.

Tu voulus que la Terre produisît des fleurs & des fruits, & soudain elle se couvrit de verdure & de plantes ; son sein froid & inanimé sembla prendre du sentiment & de la vie ; une chaleur douce & bienfaisante fit sortir de ses entrailles des sucs & une sève, qui se filtrèrent dans les canaux des plantes & des arbres, & prirent dans ces moules toutes sortes de figures & de formes. Ici ce sont des fleurs, dont la variété & les nuances charment les yeux & dont les odeurs parfument l'air, & font éprouver à l'odorat un nouveau plaisir ; là ce sont des arbres dont la cime se perd dans la nue, & dont les branches, couvertes de fruits délicieux de toutes les espèces, se courbent sous leur poids pour les mettre mieux à la portée de l'home. Chaque saison

lui offre de nouvelles richesses ; mais tu les lui distribues avec une sorte d'économie, afin qu'il n'en abuse pas, & que tes dons, que tu destines à sa conservation & à son bonheur, ne servent pas d'alimens à son intemperance, & d'instrumens à sa ruine.

Tout sert, ô mon Dieu, à manifester la grandeur de ta puissance, & l'étendue de ta bonté ! Tu tiens le Soleil suspendu dans le vuide ; tu règles son cours & le tiens dans une juste élévation, afin qu'il puisse éclairer & échauffer les Homes & la Terre, sans les bruler & les consumer par l'ardeur de ses rayons. Les vapeurs & les exhalaisons qu'il élève, forment des nuages qui retombent en rosées & en pluies fécondes, pour humecter & rafraichir la Terre & rendre les suc qu'elle contient plus propres aux diverses fonctions auxquelles tu les destines. Ainsi le Ciel & la Terre semblent s'unir pour contribuer par leur harmonie, à la génération & au développement des fleurs & des fruits que la Terre produit sans cesse sans s'épuiser jamais. Elle ne manque pas aux besoins de l'homme, pourvu qu'il ne se manque point à lui même, en négligeant de la cultiver. Ce qu'un terrain ne donne pas, l'autre le donne avec abondance, afin de lier tous les Homes entr'eux, par la nécessité de pourvoir à leurs besoins. On admire par tout une sage providence, attentive à no-

tre conservation & à nôtre félicité ; on la reconoit jusques dans les tempêtes & les orages, qui jettent la crainte & l'éfroi dans l'ame de l'impie, mais qui font encore aux yeux du Fidèle un de tes bienfaits. Ces vents impétueux & ces torrens qui se précipitent, purifient l'air, détruisent les insectes ; ils font circuler les eaux, grossissent les Rivières, & remplissent les réservoirs. Plus l'Home fait d'attention à la grandeur, au nombre, à la diversité, à la magnificence de tes œuvres ; plus il t'admire, ô mon Dieu ! Mais s'il se considère lui même, s'il contemple son propre Corps ; sur tout s'il examine cette Intelligence que tu lui à dotée pour se conduire, & pratiquer ses devoirs, peut-il cesser de te louer & de te bénir ?

G E N E V E .





R E F L E X I O N S

Sur la Raison humaine.

L'Home est-il véritablement le chef-d'œuvre d'un Ouvrier infiniment sage, infiniment éclairé & infiniment parfait? Cette raison qu'on nous vante si fort, est-elle un présent aussi précieux qu'on voudroit nous le persuader? Les Animaux qui en sont dépourvûs, sont-ils par cet endroit d'une nature de beaucoup inférieure à la nôtre; n'en sont-ils pas dédomagés par des avantages, qui les mettent au niveau de l'home orgueilleux, qui se croit leur Seigneur, leur Maître & leur Roi?

Ce sont là des questions que je me forme à moi-même, lorsque je réfléchis sur les divers événemens qui nous sont rapportés par l'histoire des premiers âges. J'y vois l'home dans tous les tems en proie à des desirs, qu'il ne peut satisfaire, à des passions qu'il ne paroît pas être en son pouvoir de domter, à des maux qu'il ne peut éviter. Si je le considère dans les premières années de sa vie, je le trouve plus misérable que le plus vil des animaux; foible, destitué de secours, incapable de se procurer ce qui lui est nécessaire, & dans une dépendance absolue de tout ce qui l'entoure.

Quite-t-il cet état déplorable ? Ce n'est que pour entter dans un autre incomparablement plus afreux. Toutes les passions viennent, come une cohorte énemie, l'environer & se disputer la conquête & la possession de son cœur. Sa jeunesse est un délire perpétuel, une yvresse qui ne finit point. Enfin, il ouvre les yeux, mais, semblable à un malade, qui consumé par l'ardeur d'une brulante fièvre, ne connoit sa foiblesse, qu'au moment qu'il est abandonné de sa cruelle énemie, à qui son corps épuisé ne peut plus fournir d'aliment ; de même, l'home ne connoit sa misère, qu'à la fin d'une vie, que sa conduite irrégulière menace de terminer au milieu de son cours.

Survit-il à ce période, il est en proie à d'impuissans desirs, à des remords vengeurs, à une triste & languissante mélancholie & à d'effraiantes appréhensions. Est ce donc là, me demande-je de nouveau, ce Seigneur de la Création, ce Lieutenant, ce Viceroi sur la terre de la part du Très-Haut, ce Substitut, ce Vice-Gérent du Tout Puissant ici bas ?

Mais ces misères de l'home sont elles essentielles à sa nature ? La raison, sa liberté dont il ne semble faire usage, que pour se dégrader & se mettre au dessous des brutes, ces desirs altérés qui l'atirent vers les objets qu'il croit capables de les eteindre, ces passions qui le

tirannifent; toutes ces choses, dis-je, confpirent-elles à le rendre misérable? Ne pourroient elles pas, au contraire, contribuer à son bonheur? Ce font là autant de questions que j'examinerai avec plaisir.

O! vous, Mortels, qui vous plaignez fans cesse des misères annexées à la nature humaine; vous qui lâchant la bride à des réflexions libertines, rabaissez le prix du présent que vous a fait vôtre Créateur, en vous donnant la vie & la raison, venez apprendre avec moi à rougir de vôtre ignorance, de vôtre folie & de vôtre ingratitude.

Il n'y a jamais eû personne assés ignorant pour ne pas connoître le prix de la raison: On se plaint seulement de son impuissance. L'home voudroit que cette raison fut une maitresse absolue, qui le forçat à marcher dans la route qui conduit au bonheur: Mais il ne considère pas, qu'armée d'un tel pouvoir, elle le priveroit de sa liberté, prérogative dont il est infiniment jaloux. De plus, une faculté de cette nature ne pouroit pas se nommer raison. Examinons ce qui constitue la perfection de cette faculté, & tachons de la définir.

La raison & la liberté sont, en quelque façon, la même chose: C'est un rayon de lumière, qui, en découvrant les qualités des objets divers, nous dispose à choisir ce qui est avantageux & à rejeter ce qui est préjudiciable.

Mais, avons nous réellement cette liberté d'option ? N'est elle point enchainée par nos différentes passions, qui nous gouvernent à leur gré, passions qui nées avec nous, sont nécessaires à nôtre existence & ne peuvent s'éteindre qu'avec la vie ? Si l'homme qui suit aveuglément leurs impulsions, se trouve dans de perpétuelles agitations, pouvons nous imaginer une vie plus infortunée, que celle qui est exposée à des débats qui n'ont point de fin ? Quand chaque instant seroit distingué par une victoire, ne le seroit-il pas aussi par un pénible & dangereux combat ? N'est-il pas, par là même, évident, que cette raison impuissante fait nôtre supplice, lorsqu'elle nous découvre les maux inévitables, qui se trouvent dans un chemin où nous nous voyons absolument contrains de marcher ? Et n'est ce pas à juste titre, que nous portons envie au sort des animaux, qui, sans soins, sans devoirs, sans remords, jouissent tranquillement du présent, ne regrettent point le passé & ne s'inquiètent point de l'avenir ?

On doit, en effet, avouer, que la difficulté de gouverner les passions occasionne quelques épines dans la route qui conduit à la félicité ; mais, l'obstacle seroit-il aussi considérable que nous nous le figurons ? Le plaisir qui résulte de nos passions, quand elles sont duement maitrisées, n'est-il point de beaucoup supérieur aux difficultés qu'elles occasionent ?

C'est ici maintenant, que nous découvrons la valeur de la raison. L'homme qui est l'esclave de ses passions, reconoit qu'il ne les satisfait qu'aux dépens de sa tranquillité, mais dans la dure nécessité, dit-il, d'opter entre deux maux, il faut choisir le moindre. Ce n'est pas l'espérance d'être heureux qui le détermine; c'est celle d'être moins misérable. Qu'il reconoisse donc son erreur, à la clarté de cette raison, qu'il accuse injustement de faire son supplice, & qu'il confesse qu'il n'est malheureux qu'en négligeant de faire usage de cette noble faculté.

Il n'est rien de plus mortifiant, s'écrie un ambitieux, que d'être obligé de renoncer à la poursuite des honneurs. Consultez votre raison, réponds-je, & vous serez convaincu qu'il est encore plus pénible & plus tourmentant de les acquérir & de les conserver. La même réponse suffira à l'avare & au voluptueux. S'il étoit possible de fixer des bornes à nos desirs, je permettrais à l'homme sensuel de se rassasier de plaisirs: Mais l'expérience nous apprend, que le cœur de l'homme, quoique borné de sa nature, est immense dans ses desirs & ne dit jamais, c'est assez: Il est impossible de le satisfaire, quoiqu'il ne le soit pas de le renfermer dans des justes bornes; semblable à un Cheval fougueux, il fait connoître la force de celui qui tient la bride, & docile

docile à la main d'un bon Cavalier , il n'est rebelle qu'à celui qui n'a pas la hardiesse ou la force de réprimer sa fougue.

Etes vous déterminé à vous livrer sans réserve à vos passions ? Il n'est point de crime dont vous ne soiez capable , & ce ne sera que l'occasion qui fixera le degré de vôtre perversité. Hélas ! Vous trembleriez d'horreur si vous pouviez voir la profondeur du gouffre sur le bord duquel vous êtes. Combien n'en est-il pas , qui se flatoient que la vertu étoit leur compagne inséparable , & qui se sont cependant trouvés , dans le tems qu'ils s'en désoient le moins , au grand chemin de la perdition ? Pesez , si vous pouvez , le terrible fardeau sous lequel ils gémissent ; considérez les remords dont leur esprit est tourmenté & les alarmes dont ils sont assiégés. Comparez les tourmens qu'ils éprouvent , avec la peine qu'il leur auroit couté d'avoir retenu leurs passions dans de justes bornes , & après cet examen , laissez la Raison décider sur ce qui méritoit la préférence.

Mais vous prétendez , peut-être , ne vous livrer qu'à une seule passion favorite , & cela encore seulement jusqu'à un certain point , & vous peserez come dans une balance les alimens dont vous la nourirez. . . Peut-on imaginer rien de plus affreux qu'une telle situation ? Elle peut être comparée à celle d'un

home, qui s'étant précipité dans un torrent rapide, n'a, pour se retenir contre la force du courant & empêcher qu'il n'en soit entraîné, que quelques foibles herbes qui croissent sur ses bords. C'est ce que nous apprend la Raison, si nous voulons l'écouter. Ce n'est pas tout, elle ne borne pas ses soins à nous mettre devant les yeux les maux qui nous menacent; si nous travaillons efficacement à remporter la victoire sur nos passions, elle nous fera faire conoissance avec le vrai bonheur.

Les passions prétendent que la source de ce bonheur est dans les objets qui sont autour de nous; mais la Raison nous la fait trouver en nous meme. La félicité est située dans notre cœur, & c'est là que nous devons chercher & détruire ses ennemis. Quels sont-ils? Des desirs immodérés, & qui dit desirs, dit besoin & indigence. Supposons une personne possédant en tranquillité tous les biens du monde, si cette personne venoit à s'en figurer un seul, qu'elle ne pût pas se procurer, & dont elle fit cependant l'objet de ses desirs, cette personne là seroit réellement pauvre. C'est là une leçon que nous donne encore la Raison. Elle nous apprend, que nous ne devons pas mesurer le bien être de l'home par les biens dont il jouit, mais par ceux dont il a appris à n'avoir pas besoin. SOCRATE avoit aquis ces vraies richesses, quand il disoit, en exami-

nant le luxe de quelques Athéniens, O ! combien de choses inutiles & dont je n'ai que faire ! La Raison donc nous montre le seul chemin du bonheur ; elle nous enlève des biens imaginaires, pour y en substituer de réels.

Mais on objectera, que c'est précisément où gît la difficulté ; puisque c'est un supplice perpétuel que de modérer ses passions, & que l'idée du bonheur est incompatible avec celle d'un combat continuel.

Je pourrois répondre que les inquiétudes & les peines inséparables de l'assujettissement aux passions font un supplice bien plus cruel encore. & que de deux maux, un homme prudent doit préférer le moindre. Mais laissons cela, & voyons si la réduction des passions donne autant de peine qu'on se l'imagine.

Informez vous de ce Courtisan défabusé & dégouté de la Cour, qu'un heureux naufrage a amené au port : Interrogez ce sage Artisan, qui content du simple nécessaire que lui fournit son travail, ne conoit pas de besoins, parce qu'il ne forme pas de desirs : Ils vous donneront l'un & l'autre la même réponse qu'un Philosophe fit autrefois à ALEXANDRE. Ce Philosophe, quoiqu'issu du sang royal, étoit réduit à la nécessité de se procurer sa subsistance, par le moien d'un petit champ, qu'il cultivoit de ses propres mains : I fut inopinément choisi pour remplir le trône de ses

Ancêtres. ALEXANDRE lui ayant demandé comment il avoit supporté sa pauvreté, il en reçut cette célèbre réponse : " Veillent les Dieux, „ que je sois capable de supporter avec une éga- „ le force ma nouvelle grandeur. Dans ma „ précédente situation, ces mains fournis- „ soient à ma subsistance, & come je n'avois „ rien, je n'ambitionois rien ”.

Si enfin, ces Amateurs de plaisirs & de richesses ont la mauvaise foi de contredire le témoignage de ce grand home, qu'ils recourent à l'expérience; qu'ils essaient de faire leur possible pour réprimer leurs desirs, & ils s'écrieront bientôt, „ Je possède toutes choses, car je n'en desire aucune.





REFLEXIONS

Sur le choix d'un état.

REN n'est plus important que le choix d'un état ou d'une profession, & rien n'est plus négligé; on ne consulte sur cet article, qui doit décider du bonheur de la vie, ni l'inclination, ni les talens d'un Enfant, mais ce qui convient à la volonté de ses parens; on destine l'un à être Négociant, l'autre à être Home de Lettres, Prédicateur, ou Avocat; un troisième sera condamné au service militaire; on veut qu'il soit un ACHILLE, lorsque la nature n'en a fait qu'un THERSITE (*). En un mot, on veut qu'un chêne produise des pommes ou des figues, ou qu'un Daim timide ait la force & le courage d'un Lion. Est il étonnant qu'il y ait tant de gens déplacés dans

K k 3

(*) On ne réussit presque jamais quand on force son inclination & ses talens; au contraire, on fait presque toujours avec succès ce que l'on fait avec plaisir & avec goût. L'Education peut perfectionner les talens, mais ne les donne pas. Un bon arbre bien cultivé produit de meilleurs fruits, mais un mauvais arbre, quoique bien cultivé & planté dans un terrain ne produit que de mauvais fruits. NERON eût pour Précepteur SENEQUE & fut un monstre.

le monde, & qu'ils soient misérables & malheureux, parce que leurs parens, sans étudier leur vocation, les ont forcés à en prendre une pour laquelle ils avoient une extrême répugnance & à jouer un rôle auquel ils n'étoient point propres?

Tel avoit les qualités d'un habile Négociant, dont on a fait un mauvais Prédicateur; tel autre auroit été un Orateur éloquent, dont on a fait un Colonel, qui n'a d'autre mérite que celui que lui donne son nom, & sa faculté. L'Aurore de nôtre naissance annonce souvent ce que nous ferons un jour, & le Soleil qui doit la suivre.

J'aime à entendre dans le Cid de CORNEILLE le jeune RODRIGUE sentir sa valeur naissante, qui comence à prendre l'essor, & à se développer.

*Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées,
La valeur n'attend pas le nombre des années.*

Ce n'est point la le langage d'un fanfaron, c'est l'expression naive de la nature & de la vérité; c'est ce qu'auroient pû dire dans leur première jeunesse, CONDE', TURENNE, MARLBOROUGH, le Prince EUGENE, & le Comte de SAXE. Mais un père & une mère, dans le choix d'une profession, n'examinent que ce qui est conforme à leurs intérêts, ou

à celui de leurs Enfans ; ils préfèrent les richesses à tout & leur sacrifient les penchans les plus décidés de leurs fils.

Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir
Dit un Père à son Fils , dont le poil va fleurir ,
Pren moi le bon parti , laisse là tous les Livres ,
Cent francs au denier cinq , combien font ils ?

Vingt Livres.

C'est bien dit , vas tu fais tout ce qu'il faut savoir :
Que de biens, que d'honneurs, sur toi s'en vont pleu-
voir.

B O I L E A U.

C'est ainsi qu'on fait avorter en quelque sorte le génie des jeunes gens , qu'on étouffe & qu'on éteint leurs talens dans leur naissance, & qu'on rend inutiles à la Société des personnes qui en auroient pû être l'apui & l'ornement (*).

K k 4

(*). Rien n'abat & n'avilit plus l'esprit des jeunes gens que de le tourner du côté des richesses. La sagesse enrichit dit *SENÉQUE*, parce qu'elle nous fait conoitre que les vrais tresors résident dans l'ame, dans les vertus, les talens & les conoissances. La Sagesse nous apprend à faire un bon usage de nos biens, & à en conoitre la fragilité & le néant.

Qu'arrive-t-il encore? C'est que si l'on échoue dans un Art qu'on a étudié, & qu'on exerce malgré soi, on porte envie à ceux qui le cultivent avec plus de succès, on cherche à les dégrader; une basse jalousie tient lieu d'une noble émulation; on substitue la cabale & l'intrigue au vrai mérite, on cherche à parvenir par des souterrains & des moyens illi- cites; on tache moins d'atteindre au but que de retarder la course de nos rivaux, & de le leur faire manquer.

Aiant réfléchi attentivement un soir sur cet important sujet, je fis dans la nuit un songe alégorique, dont je vai exposer le précis.

Je crus voir JUPITER environé d'ames de plusieurs espèces; les unes me paroissent plus agiles que les autres (*). Leur vol étoit plus leger & plus hardi; elles atendoient le moment que l'Arbitre des destinées décide- roit de leur sort, & les logeroit dans ce do- micile foible & fragile, qu'on nomme le Corps humain. Il leur fit voir les divers atri- buts des arts & des professions, qu'elles se- roient obligées d'exercer sur la Terre. D'un

(*) La plupart des Homes ne font que végéter & ramper sur la Terre, sans laisser aucunes traces de leur existence; semblables à ces vils Insectes, à ces Animaux ephémères qui semblent ne naître que pour mourir.

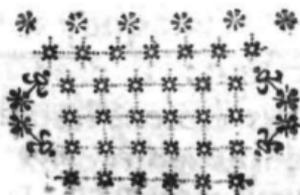
côté étoient placés une plume & un écritoire, des chiffres & des numeros étoient épars sur un Bureau ; de l'autre côté on pouvoit contempler des Livres de toutes les grandeurs , mais dont on apercevoit à peine les titres & les caractères , soit a cause de leur nombre , soit à cause de leur antiquité ; un peu plus loin on discernoit des armes de toutes espèces, des trophées & des lauriers toujours verts. La Gloire déployoit ses Etendarts , & BEL-LONE faisoit signe aux ames de la suivre dans la brillante carrière qu'elle leur ouvroit , & dont l'éclat les séduisoit , & leur cachoit des précipices ; mais il y avoit des ames timides, ou prudentes qui sembloient insensibles à ses invitations & à ses caresses ; d'autres plus actives se préparoient à prendre leur vol , pour saisir avidement le casque & l'épée , & considéroient sans s'émouvoir, & d'un œil intrépide , la foudre de JUPITER.

Ce Dieu fut charmé de leur noble audace , & d'un signe de tête auquel le Ciel & la Terre applaudirent, il marqua sa satisfaction ; ces ames agitées d'un feu divin, prirent leur essor pour contenter leurs desirs , mais JUPITER les arêta , & leur fit voir des maitres auxquels elles étoient assujetties par des liens invisibles. A peine eurent elles habité leurs loges terrestres , que ces maitres par un pouvoir tirannique , forcèrent les ames courageu-

ses à s'apfantir sur des calculs géométriques, à mesurer des lignes & des surfaces, ou à calculer le produit des Comptes & des Lettres de change qu'elles tiroient sur diverses Villes. Leur destination changea & sembla *dégrader* (*) leur caractère; elles ne furent plus occupées que du soin d'amasser des richesses & de grossir leur trésor; quelques autres s'exercèrent à fouiller dans les ruines de l'antiquité, & à ressusciter d'anciens monumens ensevelis dans les ténèbres. La Gloire eût beau les appeler, elles furent sourdes à sa voix, & laissèrent les Héros & les Guerriers terminer leurs quères les armes à la main: Ce parti, sans être le plus généreux & le plus noble, fut du moins le plus doux & le plus conforme au bien de la Société. JUPITER pour consoler ces ames, que le changement de leur destination avoit affligées, leur montra les dangers affreux auxquels elle les auroit

(*) Je ne sai comment ce mot de *dégrader* est échappé à l'Auteur; ce n'est point se dégrader que de faire fleurir le Commerce & les Arts; au contraire c'est anoblir son caractère. Un Orateur, un Philosophe, qui instruit les Hommes, qui corrige leurs préjugés & leurs erreurs, un Magistrat qui maintient l'ordre & la paix sont plus estimables que les Guerriers qui les détruisent.

exposées ; les blessures , les travaux , les calamités , & la mort qui font semés sur la route des Guerriers : Mais il ne crût pas devoir leur cacher aussi les périls de leur état ; les banqueroutes , les tempêtes qui ruinent souvent les Négocians les plus habiles & les plus prudents. Il fit voir aux gens de Lettres la noire envie faire ses efforts pour éclipser & déchirer leurs Ecrits , pour noircir leur réputation par des critiques , des satires & des libelles ; mais tel est l'ordre du destin ; il faut se résigner à tous ses décrets.





AUX EDITEURS.

A l'occasion de la Lettre sur cette Question :
Seroit-il avantageux aux homes de vivre plus long-tems ?

M E S S I E U R S

JE viens de lire dans votre Journal du Mois d'Août un Essai qui m'a paru intéressant sur cette Question, *Seroit-il avantageux aux Homes de vivre plus long-tems ?* L'Auteur tient plus qu'il ne promet, car il dit sur ce sujet bien des choses, qui y ont rapport, mais que l'on n'atendoit pas ; il paroît que cet Ecrivain ne se borne pas à répéter ce que d'autres ont dit, mais qu'il fait penser & écrire ; cependant il n'a pas tenu tout à fait sa parole, & il me paroît qu'il ne fait que glisser sur l'essentiel de cette Question : Il promettoit de nous apprendre quelles étoient les raisons de bonté & de sagesse, qui pouvoient avoir engagé Dieu à abrèger la vie des Homes, & il n'en parle qu'en passant ; cependant c'étoit là le lieu de faire un tableau touchant & pathétique des misères humaines ; mais peut-être que cette peinture l'a éfraié ; aiant une imagination sensible, tendre & délicate, il a craint de la

toucher trop vivement, & il a voulu s'épargner des traits, qui lui auroient arraché des larmes. En éfet, on ne peut jetter les yeux sur les calamités de la vie, fans en être émû & attendri (*). Il n'est pas befoin de consulter sur cela les Livres; il ne faut qu'avoir vécu, avoir aquis quelque expérience, conoitre le monde & les homes, pour favoir à quelles erreurs, à quels vices ils font sujets, & combien on est malheureux d'être réduit à vivre avec eux. La vie de ce monde n'est qu'une mort continuelle.

Je ne veux pas faire ici la satire des Hommes, mais en vérité il y en a peu qui méritent nôtre estime & nôtre amitié: La plupart ne nous flatent que par un vil intérêt; ils se font centre de tout, & nous ne sommes plus rien pour eux, dès que nous cessons de leur être utiles. Leurs passions excitent les nôtres; sommes nous bons, ils nous forcent à être méchans pour éviter d'être leurs jouets, leurs dupes ou leurs victimes. Nous avons à luter contre leurs préjugés & leurs erreurs,

(*) Il y a certains Peuples qui versent des larmes, non sur la mort de leurs Enfans, mais sur leur naissance; ils se représentent avec horreur, qu'ils auront à luter contre leurs propres passions, contre celles des autres, contre l'inclémence & l'injure des Elémens. Peut-on espérer de vaincre & de triompher d'ennemis si redoutables.

qui ne nous subjuguent que trop souvent. Un avare nous trompe ; un ambitieux nous assujettit , un voluptueux nous séduit. La vie humaine est couverte & environée de toutes parts de pièges & de précipices. Quelque prudent , quelque sage qu'on soit , on n'est point à couvert des accidens, des revers & des calamités qu'on ne peut ni prévoir , ni prévenir. Une épouse est infidèle , des Enfans & des Amis nous trahissent ; si nous les aimons , & s'ils nous sont fideles & affectionés , nous souffrons en même tems leurs maux & les nôtres. Les élémens conjurés contre nous nous enlèvent nos biens , nôtre santé Les maladies entrent chés nous avec les alimens qui nous nourrissent , & l'air que nous respirons. Le mensonge & la calomnie flétrissent nôtre réputation : Les passions nous tyrannisent. La vieillesse pesante , mais trop active , ternit nôtre mémoire & nôtre imagination ; nos sens , nos facultés , nôtre esprit , tout se flétrit , tout se perd avec l'âge. L'homme reste ; mais ce n'est plus que son ombre ; une ombre qu'on dédaigne & qu'on méprise ; s'il nous reste encore quelque sentiment , nous n'en sentons que mieux nos douleurs & l'horreur de nôtre état.

L'homme meurt en détail imperceptiblement.

Le nom de mort qu'on donne à nôtre dernière heure

N'en est que l'accomplissement.

Je n'ai pas voulu m'apefantir ici fur les douleurs & les infirmités qui acompagnent la vie humaine ; mais j'en ai affés dit pour démontrer, que fans vouloir pénétrer la volonté de nôtre Créateur, il a eû des motifs de bonté & de fageffe pour abrèger nôtre vie. S'il ne nous en promettoit pas une meilleure, on diroit come un Poète, *Valoit-il la peine de naître.*



A M R * * *

Par l'Eloge des morts, on instruit les vivans.

J'AI lû avec plaisir les courtes réflexions que vous avés publiées sur ce que nous devons à nos parens & à nos amis après leur mort. J'en ai été d'autant plus satisfait, que cette matière n'avoit point encore été traitée; du moins elle me paroît neuve ; mais cependant la nouveauté n'est pas toujourns ce qui en fait le prix : Un sujet qui a été souvent traité, & qui paroît épuisé peut se rajeunir en quelque sorte, par la manière dont on l'exprime, par l'élégance & la clarté du stile. C'est ce que me disoit quelquefois le judicieux & savant M. BAULACRE, dont on trouve un bon Eloge dans le Journal Helvétique

de Mai 1761. Mais quelque bien instruit que soit l'Auteur de cet Eloge, qui certainement à fort connu feu M. BAULACRE, il n'a pas cependant tout dit, & l'on pouroit encore glaner après lui. J'ai dessein de vous entretenir un moment des conversations de cet Homme aimable & vertueux. On nous a appris qu'il naroit très bien, & je ne saurois atteindre aux agrémens de ses récits; il faudroit pour cela son esprit, son air, & son ton; mais je tacherai de rendre la substance des choses. Cette espèce de conversation fera une image de la sienne, & nous rapellera sa mémoire & sa personne, qui nous seront toujours chères, car la mort, come vous le savés, ne rompt pas toutes les liaisons que nous avons avec nos amis; elles s'étendent au de-là du sépulcre: Le silence du tombeau ne peut étoufer la voix de nôtre cœur.

M. BAULACRE plaignoit souvent le sort des gens de Lettres qui manquent de fortune. Pour suivis & oprimes par la critique & par l'envie, elles émoussent leur émulation, éteignent leurs talens, les empêchent de prendre l'essor & de parvenir au point d'élevation, où leur génie pouroit les conduire. Ils ne sauroient faire un pas dans la carrière sans être heurtés par des rivaux & des concurens, qui sans être plus habiles, sont seulement plus hardis, plus actifs, plus intriguans, plus adroits

adroïts & plus heureux. Ceux même qui ont le bonheur d'atteindre au but, gémissent sous le poids de leurs lauriers qui ne rapportent point de fruits. On dit qu'**HOMERE** étoit forcé par la pauvreté d'aller de Ville en Ville, & de Maisons en Maisons chanter ses Vers. **MILTON** (*), son Imitateur, eût le même sort & vécut dans la misère. Le **TASSE**, ne fut pas plus fortuné. **CERVANTES**, l'Auteur de **DON QUICHOTE** manquoit de pain; le grand **CORNEILLE** se plaignoit souvent de sa triste destinée, & dans sa dernière maladie il fut en proie aux besoins. **LOUIS XIV.** qui protégeoit les Sciences & les Belles Lettres, répandit ses dons sur **DESPREAUX** & sur **RACINE**, mais malgré ses bienfaits, ils ne moururent pas riches. Le fameux **ROUSSEAU** manquoit de tout, & il ne laissa que ses Ouvrages & sa réputation, qui ne mourront jamais. Si **M. de VOLTAIRE** jouit d'une meilleure destinée, il la doit à son patrimoine, à son économie, & aux avantages que sa renommée lui a procurés.

M. BAULACRE content de son état, vivoit
L 1

(*) L'illustre **MILTON** est l'Auteur du Paradis perdu, & le célèbre le **TASSE** a fait la Jérusalem délivrée.

dans la médiocrité, fans desirer les richesses ;
 le Poete ROUSSEAU a dit quelque part d'un
 Avare

Moins riche de ce qu'il possède
 Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

M. BEAULACRE auroit pû dire le contraire

Plus riche de ce qu'il possède
 Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

Il trouvoit par tout l'*Elisée* parce qu'il trouvoit par tout le bonheur. Il le trouvoit dans le sein de sa famille ; dans le comerce de quelques amis choisis ; à la Campagne, en cultivant ses arbres & ses fleurs ; dans la lecture, qui enrichissoit sa mémoire de traits fins, nobles & délicats. Dépositaire de la Bibliothèque publique, c'étoit là un trésor cher à son Cœur, & dont son Esprit savoit bien faire usage. L'ordre qui étoit dans ses Ouvrages, il auroit voulu pouvoir le mettre dans l'arangement des Livres (*), dont la

[*] Quoique M. BAULACRE aima l'ordre, il ne s'affujettissoit point à une méthode scholastique, qui retreffit & éteint l'imagination. borne le génie, l'empêche de prendre l'essor. Un Esprit philosophique suit l'ordre naturel des choses & des idées, & cet ordre est celui qui plait le plus aux Lecteurs.

Multitude cause souvent de la confusion. Avant lui nôtre Bibliothèque possédoit des Manuscrits rares & anciens. On y trouvoit des Livrés savans, mais ceux de goût étoient ou peu connus, ou affés négligés; on se bor- noit au nécessaire, n'étant pas en état d'aque- rir le superflu; mais les dons de quelques personnes généreuses aiant augmenté les fonds de la Bibliothèque, M BAULACRE voulut joindre la variété & les graces à l'érudition & aux Sciences; on acheta les meilleurs Jour- naux, les œuvres des plus beaux Esprits de toutes les Nations ne furent pas oubliées; il donoit du prix à ces richesses par la manière de les exposer, par la politesse avec laquelle il recevoit les curieux & par la facilité agréable dont il s'énonçoit sur toutes sortes de sujets: Sa candeur, la bonté de son cœur ne laissoient presque pas apercevoir combien il avoit le goût fin & délicat.

Personne ne conoissoit mieux que lui les bons Livres, & n'avoit plus le don de les faire aimer. Il donoit d'excellens conseils aux jeunes Etudians, & j'en conois qui lui doi- vent leurs progrès & leurs conoissances. Une lecture choisie & fort variée prêtoit des char- mes à sa conversation; elle étoit ornée & fa- vante, sans en être moins simple & moins naturelle; c'est que ses expressions n'étoient point recherchées, & prenoient la forme &

les couleurs de ses pensées. Il y a des Savans qui ne sont que Savans, tout leur bien est en masse & en lingots d'or, mais ils manquent de monnoie pour le cours ordinaire de la vie; M. BAULACRE avoit l'Art de distribuer ce qu'il savoit avec facilité & élégance, le commerce qu'il avoit avec les Livres & les Morts ne le rendoit que plus propre à converser avec les vivans.

M. BAULACRE faisoit dans ses Ouvrages ce qu'il faisoit dans son Parterre, qu'il cultivoit lui même après des études sérieuses & savantes; il arachoit les mauvaises plantes, & donoit un aspect & une forme agréables aux bones. C'est ainsi qu'un bon Ecrivain, disoit-il, doit retrancher l'inutile & le superflu, & doner un air agréable à ce qui est utile & nécessaire; pour instruire il faut plaire, lorsque les ornemens ne sont pas étrangers au sujet, ils lui prêtent des graces; c'est ainsi que l'Art peut doner aux fleurs une figure que la nature leur refuse. Un stile trop uniforme lasse & fatigue; il faut savoir le varier à propos; on préfère dans un Jardin une simétrie moins exacte, à un ordre plus sévère, qui fait trop sentir l'art & la peine de l'ouvrier.

Il prêchoit avec dignité, mais sans faste & sans ostentation (*), & dans l'explication des pas-

(*) L'Auteur de l'Eloge imprimé, l'a remarqué avant

sages de l'Écriture Ste. il préféroit un sens simple & literal, à un autre symbolique, & plus recherché. On ne doit avoir recours au sens figuré que lors que le naturel répugne manifestement à la Raïson.

En ceci il pensoit come Mrs. TURRETTIN, & M. BURNET Evêque de *Sausbury*, qu'il vit souvent à *Londres* (*), & qui faisoit grand cas de son mérite. Il vit aussi en *Hollande* le célèbre M. LE CLERC, qu'il avoit fort connu à *Genève*, sa patrie, dont il s'étoit éloigné, pour éviter des disputes, sur des opinions particulières de Théologie, qui faisoient grand bruit alors, & qui heureusement n'en font plus aujourd'hui. M. BAULACRE, tolerant par raison & par sentiment, détestoit

L 1 3

avant moi, M. BAULACRE conservoit dans ses Sermons le ton de la conversation, mais il n'en étoit que mieux écouté & plus suivi. Il est le premier qui ait fait circuler ses Sermons en les portant d'un Temple à un autre; ainsi chaque Paroisse pouvoit en profiter à son tour.

(*) Il vit aussi à la *Halle* le fameux SAURIN, grand Predicateur, qui donoit dans la plus haute Eloquence; sa manière n'étoit pas celle de M. BAULACRE qui préféroit la justesse du raisonnement au faste des figures, & qui se désoit des prestiges de la déclamation. Son stile étoit pur & correct; il avoit fort étudié les règles de la Langue Françoïse, qui a ses difficultés.

ces sortes de quèrelles , & il ne tint pas à lui de reconcilier Mrs. BAYLE & JURIEU , fort irrités l'un contre l'autre , & qui auroient pû employer plus utilement leur tems & leur plume qu'a se décrier mutuellement. Quel calme & quelle ferénité dans la République des Lettres , si tous les Savâns ressembloient à M. BAULACRE ou à M. ABAUZIT , son bon & ancien ami , dont l'Eloge fera toujours au dessous de son mérite.

M BAULACRE n'étoit pas moins propre à expliquer les sujets d'Erudition & de Littérature que les matières de Théologie ou de Morale , il avoit l'art de les rendre agréables & intéressâns ; il a montré dans quelques Dissertations sur la fondation du Temple de ST. PIERRE nôtre Cathédrale , & sur quelques autres sujets d'antiquité , qu'il savoit développer & rendre claires les matières les plus obscures. Les observations qu'il fit sur les oignons de Tulipes , car il étoit Fleuriste , sont neuves & très ingénieuses. Cela lui donna occasion de comparer quelques Auteurs fameux à diverses fleurs , & cette Allégorie est fort agréable (*) ; on voit qu'il avoit bien

(*) Dans cette Allégorie , après avoir comparé divers Auteurs François à diverses fleurs , il comparoit son sage & savant ami , M. AB. mais sans le nommer à cause de son extrême modestie , à la violette.

faisi les beautés & les défauts des Ecrivains dont il parle ; mais come il étoit plus porté à louer qu'à blamer , les couleurs brillantes l'emportent sur les couleurs noires ; il ne fit qu'en varier les nuances.

L'Auteur de l'Eloge historique de M. BAULACRE dit, qu'il étoit chéri de ses parens & de ses amis ; il devoit l'être puis qu'ils réunissoit les qualités du cœur & celles de l'Esprit, ce qui est assés rare.

Il perdit successivement une Nièce fort aimable , & l'un de ses Neveux, Officier d'esprit & de courage , qui fut tué lorsqu'il étoit sur le point de parvenir aux honeurs militaires. Il fut sensible à ces pertes come Home , & s'en consola come Chrétien dans le sein de sa famille , fort unie , & qui lui étoit très attachée. Il soulagea l'affliction de sa belle sœur , d'un neveu , & d'une nièce qui lui restoient en la partageant , & come ce sont des personnes d'esprit & de mérite, il trouvoit beaucoup de douceur & de secours dans leur conversation & dans leur comerce.

J'aime à le considerer dans le silence de la solitude , occupé à contempler la beauté & les

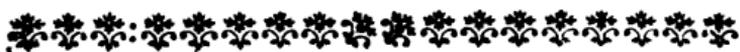
L I 4

violette, qui se cache sous l'herbe, mais dont la bonne odeur la trahit & la fait conoitre come malgré elle.

richesses de la nature , jouissant de lui même, exigeant peu des autres & faisant pour eux tout ce qui étoit en son pouvoir. Trop sage & trop modeste pour voir avec peine l'élevation de ses égaux ou de ses inférieurs ; sans haine , sans jalousie , j'ai presque dit sans passions si l'homme pouvoit en être tout à fait exempt , il goutoit cette sérénité d'ame , qui en prouve l'inocence , respirant à la Campagne un air pur , ne recherchant & ne connoissant que les plaisirs de la lecture & ceux de l'Agriculture , & ce qui en est la suite , jouissant d'une santé à l'épreuve des années. Un Homme riche lui demandant un jour ce qu'il faisoit pour vivre heureux ; c'est répondit il , en faisant un exercice modéré , en me contentant d'une nourriture simple & frugale , & vivant en Chrétien.

G E N E V E.





FRAGMENS HISTORIQUES.

VIII.

FRAGMENT.

Puisque ce Période s'étend jusqu'au passage de la Mer rouge par les Israelites, arrivé l'an du Monde 2513, je vais présenter au Lecteur le peu de Faits que nous offrent les Annales d'Egippte, où le grand SESOTRIS comença à régner seul. L'E

Après MENES, il se trouve un vuide immense, que quelques-uns remplissent par les Rois Pasteurs. Une multitude prodigieuse d'hommes de basse extraction, entra en Egippte du côté de l'Orient, & soumit les habitans, même sans bataille. Ils brulèrent les villes, sacagèrent les Temples, comirent toutes sortes d'excès. Ils élevèrent enfin sur le trône un d'entre eux nommé SALATIS, qui fixa sa résidence à *Memphis*, & rendit la haute & la basse Egippte tributaires. Rois étrangers pendant plus de Siècl

Je trouve ensuite dans les Fastes le Nom de BUSIRIS, auquel on atribue la fondation de la célèbre ville de *Thèbes*, où il établit le Siège de l'Empire. Bus

MAN-
S. OSYMANDIAS paroît long tems après sur les rangs. On ignore à qui il succéda & quand il régna. Il soumit, dit on, les Bactriens, qu'il avoit ataqués avec quatre cent mille homes de pied & vingt mille chevaux. Le Monument de ce Prince étoit un des plus rares morceaux de la ville de Thebes. Il étoit composé de vastes Cours, de Portiques superbes, de Temples somptueux, d'une Bibliothèque & de son propre Tombeau. Sa Statue le représentoit assis: Elle étoit la plus grande de toute l'Égypte; la longueur d'un de ses piés étoit de plus de 7 coudées. On y lisoit cette Inscription: *Je suis OSYMANDIAS, Roi des Rois. Celui qui voudra conoitre ma grandeur, ou en quoi je mens, qu'il me surpasse en quelqu'un de mes Ouvrages.* Au dessus de la Bibliothèque sacrée, la plus ancienne dont il soit parlé dans l'Histoire, on avoit mis pour titre *La Pharmacie de l'Ame.* En un mot rien n'étoit plus magnifique que toutes les parties de ce monument. Le Sépulchre étoit environé d'une bague ou cercle d'or, qui avoit 365 coudées de circonférence, & une d'épaisseur. Elle marquoit par ses divisions les jours de l'année, le lever & le coucher du Soleil, de la Lune, des Etoiles & leurs influences malignes ou salutaires: CAMBYSES l'emporta.

Les Descendans d'OSYMANDIAS lui succédèrent jusqu'à la huitième génération. Leurs noms mêmes ne nous ont point été transmis. Le dernier fut

UCHOREUS, que plusieurs confondent avec ce MOERIS, qui fit creuser le Lac fameux dont j'ai parlé. Il transféra le Siège de l'Empire de Thèbes à Memphis. Cette grande Cité avoit plus de sept lieues de tour. Placée à la pointe du Delta, où le Nil se fend en plusieurs branches, elle fut embélie & fortifiée par les soins d'UCHOREUS. A son midi il fit jetter une levée fort haute; à droit & à gauche il creusa des fossés très profonds, revêtus de pierres & rehaussés par de fortes chauffées. *Memphis*, qui étoit come la clé du Nil, & qui par son élévation dominoit sur tout le pais, devint bientôt la demeure ordinaire des Rois: Ce qui dura jusqu'au tems d'ALEXANDRE le grand.

C'est ici où d'autres Historiens fixent le règne de ces Etrangers, qui s'emparèrent de l'Egyp̄te, qu'on nomma *Rois Pasteurs*. On prétend même que ce fut sous l'un d'eux, apellé dans l'Écriture PHARAON, qu'ABRAHAM passa dans ce pais avec SARA sa femme; mais *Pharaon* n'étoit pas le nom particulier d'un Roi: Tous les Monarques

UCHO-
REUS C
MOERI

Ans du
Monde
1900
Av. J. C.
2084

d'Egipe le portoient , & ils avoient outre cela leurs noms propres. Il ne faut donc pas espérer , de pouvoir démontrer , sous lequel des Rois Egiptiens arrivèrent les événemens raportés dans nos Livres sacrés , puisque nous ignorons les noms propres de ces Princes , & que d'ailleurs la Chronologie & la succession des Rois d'Egipe font un cahos.

AMOSIS chasse les Rois Pasteurs.

JOSEPH en Egipe.

RAMESSES-MIAMUN est , selon USSE-RIUS, ce Roi cruel , qui surchargea les Descendans de JACOB d'ouvrages acablans & de fardeaux insupportables. AMENOPHIS, l'aîné de ses fils lui succède ; Prince barbare & insensible. S'il est vrai que ce soit lui qui ait laissé sortir les Israelites d'Egipe , il fut sumergé dans la mer rouge.

Longtems avant ce Période , si l'on en croit les Chinois ; mais plus tard encore selon les calculs modernes , FOHI fonda la Monarchie de la Chine , adoucissoit ce Peuple, jusqu'alors sauvage, sans discipline & sans mœurs. On nous dit , qu'avant ce Législateur , ils buvoient le sang & dévoient la chair des Animaux encore san-

glante; que leurs femmes étoient en comun; & que les enfans ne conoiffoient que leur Mère. Pour policer une Nation fi farouche, FOHI institua le Mariage, donna des Loix, créa des Juges & des Magistrats. Il feignit qu'il avoit trouvé ses Loix gravées sur le dos d'un Animal extraordinaire, moitié cheval & moitié dragon; c'en fut assés pour les acréditer. Telle est aparament l'origine de ce Dragon fameux, qui fait la dévise de la Chine, l'ornement des habits Impériaux, & l'objet de la vénération des Chinois.

HOANG-TI nous est encore doné pour HOANG un de leurs Empereurs célèbres; dumoins TI. raporte-t-on à son règne plusieurs découvertes utiles, l'invention de la sphère, l'usage des poids & des mesures, l'arpentage, l'arithmetique, l'art de batir des ponts, de filer de la soie, la teinture, les arcs; les barques, les chariots, la médecine. On y en ajoute encore d'autres: Celles-ci sont plus que suffisantes pour justifier les éloges que prodiguent à ce Monarque les Ecrivains Chinois. *Ses Bienfaits, disent-ils, se répandirent sur toute la Terre.*

Ans d
Mond
178
Av. J.
221

Ici comence le Règne d'Yû, où YAO, & Yû. avec lui l'ordre des Dynasties. Vingt-deux de ces Dynasties, ou Familles de Souve-

raïns, doivent avoir successivement gouverné la Chine. Presque toutes ont été redevables de l'Empire à l'ambition de leurs Chefs, à la révolte des Peuples, & beaucoup plus encore à la mauvaise conduite des Souverains. Il est cependant probable, que la première de ces Dynasties fut placée sur le trône, par un choix libre & volontaire des Peuples. Elle compte dix-sept Monarques dans l'espace de 458 ans. Yü son Fondateur étoit humain, affable, appliqué au gouvernement. Enemi des plaisirs, qui sont l'écueil ordinaire des Rois, il ne s'occupoit que du bonheur de ses Peuples. Jamais son Palais n'étoit inaccessible : Une cloche, un tambour & trois tables de différens métaux étoient attachées à la porte de son appartement. Celui qui venoit le consulter frappoit sur quelqu'un de ces instrumens, suivant la nature des affaires qu'il avoit à lui communiquer. Un jour le son de la cloche le fit lever deux fois de table ; un autre jour il sortit trois fois du bain pour donner audience à quelques particuliers. Agriculteur habile, Yü mit en honneur la culture des terres, & composa même un excellent Traité sur cette matière.

La première Dynastie finit dans la Personne de KIE, que sa cruauté & ses débau-

ches rendoient un monstre. Sa mémoire fait encore horreur aux Chinois. Il avoit un jour fait remplir une fausse de vin, ou trois mille de ses sujets furent noyés par son ordre. Un de ses infames plaisirs étoit de faire livrer en sa présence à l'impudicité des personnes des deux sexes. Indigné de ses excès le Peuple mit sur le Trône TCHIN-TANG, Prince Tributaire de la Chine. Il fut assés généreux pour accepter la Courone à regret & la rendre bientôt à KIE, qui paroissoit se repentir de ses crimes. Mais ce Prince s'étant replongé dans ses vices, on rapella TCHIN-TANG du sein de ses petits Etats. Ainsi comença la seconde Dynastie, par un Souverain digne de l'être, & qui gouverna sagement l'Empire. Ses Descendans rendirent longtems la Chine heureuse. Plus interessantes sans doute qu'une foule d'événemens & de révolutions dont se surcharge l'Histoire, leurs actions ne sont point parvenues jusqu'à nous; mais on nous a conservé le détail de la catastrophe qui mit fin à cette Dynastie un bout de 622 ans. Je ne parlerai donc plus de la Chine qu'à cette époque.

TCHIN-TANG.

Ans d'
Mond
286
Av. J.
113

Acoutumés à l'Empire doux & modéré, que les Pères exerçoient dans leurs Familles, les Grecs forment d'abord sur ce mo-

La G

dèle un grand nombre de petites Monar-
chies. Les Roïaumes étoient alors fort peu
de chose, & souvent l'on en dona le titre à
une seule Ville. Nous verrons le tems, où
l'injustice des Usurpateurs, les soulève-
mens des Peuples, & mille autres révolu-
tions allumeront un desir violent de la li-
berté; où ce desir formera en Grece des Re-
publiques. En attendant ce Spectacle, ras-
semblons sous un seul point de vüe, ce qui
convient au tems présent.

du
ide
15.
J. C.
89.

YONE

Origine du Roïaume d'Egialée, qui
emprunte ce nom de son Fondateur, co-
nu depuis sous celui de SYCIONE son 19me
Roi. Situé près de la baie de Corinthe, ce
pays abonde en blès, en vigne, en oli-
viers, en mines de fer. Il paroît que son
Fondateur étoit contemporain du Père d'A-
BRAHAM; il n'eut en tout que 26 Rois
pendant plus de 900 ans. EGIRE le si-
xième batit l'ancienne Ville d'Egire, qui
fut longtems la Capitale d'Achaïe. MARA-
THON le treizième, dona son nom aux fa-
meuses plaines, qui deviendront le tombeau
des Perses. Lorsque les Héraclides se fu-
rent rendus maitres de Sicyone, ce Roïaume
fut incorporé avec celui d'Argos.

du
ide
48
J. C.
56.
is.

Le Roïaume d'Argos comence; INA-
CHUS,

lus, son Fondateur donne son nom & à la capitale, & au principal fleuve du pais, *Argos*, fameuse par les chevaux dont elle faisoit un grand comerce, *Mycenes* ensuite capitale, *Nemée* célèbre par les Jeux Néméens, *Epidauré*, où l'Europe & l'Asie envoièrent à l'envi leurs malades au Temple d'ESCULAPE embélissoient ce Roiaume.

INACHUS contemporain d'ABRAHAM étoit, selon la Fable, Fils d'OCEAN & de THETIS, apparemment parce qu'il vint en ce pais par mer; car par une extravagante vanité, les descendans des premiers Rois, fabriquerent des généalogies merveilleuses, Ils avoient toujours pour Ancêtres quelque Dieu libertin; quelque Déesse trop complaisante, quelque Nymphe surprise à l'écart, au lieu que les autres homes se contentoient d'être fortis de leur terre natale, comé des Champignons.

C'est à ce tems que doit se rapporter le Déluge particulier, qui féconda l'Atique, que l'Histoire appelle le Déluge d'OEGEES; Ans'du
Monde
2448
Av. J. C
1556.

CROCOS amène dans l'Atique une colonie d'Egiptiens; & fonde le Roiaume d'Athenes. L'histoire peint les habitans de l'Atique fermement persuadés, qu'ils étoient nés de la terre, comé des Insectes. Ce fut pour conserver une si belle tradition.

qu'ils portèrent longtems une sauterelle d'or, dans les boucles de leurs cheveux.

Athènes, d'abord nommée *Cécropie*, changea de nom en l'honneur de MINERVE. Elle comuniquoit au port de Pyrée par un canal fortifié des deux cotés d'une bonne muraille. Les plus grandes Villes du Pais, après la Capitale, étoient *Eleufis*, que le voisinage de *Mégare* fit fortifier, & qui devint enfin imprenable, & *Rhamnus*, célèbre par le Temple d'AMPHIARAUS & par la Statue de la Justice.

Eleufis.

Rhamnus

CECROPS déifie le prémier JUPITER, & ordone qu'on lui fasse des sacrifices. Il érige diverses Idoles, & institue le Mariage. On n'ofre longtems aucune victime vivante, mais seulement des gateaux cornus, nommés *Bons*. Ce n'est que sous ERECTEE fixième Roi du Pais, qu'on immola le prémier bœuf. Le Prêtre, après lui avoir donné un coup, jette frapé d'horreur la hache ensanglantée, & s'enfuit de *Cécropie*. CECROPS meurt, après un règne de 50. ans.

ans du monde
2498
v. J. C.
1506.

RA...
ANS
second
loi.

CRANANS, riche Citoïen d'*Athènes*, monte alors sur le trône. C'est de sa fille ATIS qu'est venu le nom d'*Atique*. Le Déluge de DEUCALION, que la Fable a surchargé de tant de ridicules anecdotes, arriva sous son règne.

· AMPHICTYON, Mari d'ATIS détrone son Beau - Père. Le trait le plus signalé de son règne, est la confédération de douze Peuples, qui s'assembloient deux fois l'an aux Thermopyles, pour y faire des Sacrifices comuns, & pour délibérer sur les affaires publiques de la Nation, & sur les intérêts particuliers de chaque Peuple: Telle est l'origine de l'illustre Cour des Amphictyons, Magistrats choisis des principales Villes, qui prononçoient définitivement sur toutes les causes portées devant eux.

AMP
TYO
trois
Roi.

Ans
Mor
24
Av.

Nous ne voïons ici que des Etats se former. Ce ne sont point encore de ces révolutions éclatantes, qui étonnent l'Univers. Tout se perfectionne par degrés, & ce sont ces degrés que l'Historien doit saisir, & le Lecteur rechercher. Voici donc l'Epoque ou comence *Lacédémone*. Plus de huit siècles s'écouleront, avant que ses habitans, si courageux, si grands ennemis du luxe & de la paresse, si jaloux de la liberté, établissent le gouvernement républicain. Leur Pais fut d'abord nommé *Laconie*, quelquefois *Letegie*, enfin *Sparte* & *Lacédémone*; quoique, à parler exactement, *Sparte* ne soit que le nom de la Capitale, & *Lacédémone* celui du Roiaume. Ce Pais, situé au bas du Péloponèse, (aujourd'hui la Morée)

15
Lac
mon

entouré à son midi par la mer, abondoit en Villes & en ports de mer très comodes, dont le plus connu étoit *Epidaure*, aujourd'hui, *Malvesia*. La Capitale étoit placée sur les rives de l'*Eurotas*. Il est parsemé de montagnes, séparées par des vallons, qui fournissent d'excellens paturages. A peine fait on les noms de ses premiers Rois. LELEX, MYLES, & EUROTAS y régnerent d'abord par succession. Le dernier trouvant le Pais mal sain, fit creuser un large Canal, connu depuis sous son Nom. LA-CEDEMON, son Gendre, batit la Capitale, qui retint come je l'ai dit le nom de SPARTE sa Femme.

L'Arcadie fut le séjour primitif de PELASGUS. Son Peuple passoit pour le plus ancien du Pais: Il se disoit antérieure à la Lune. Située au cœur du Peloponèse, remplie de prairies délicieuses, elle devint célèbre par ses immenses troupeaux, par la musique & les pièces champêtres de ses Bergers, par le culte du Dieu PAN. Le Lac *Symphalis* étoit couvert d'oiseaux si grands & si nombreux, qu'ils en rendirent enfin les bords inhabitables. Là étoit encore le Lac Phénée, d'où sort le Styx, Fleuve célèbre par ses eaux, qui sont si glacées, qu'on ne peut en boire sans mourir sur le champ, & si corrosives, qu'elles rongent

Le fer & le cuivre. Les Poètes en ont fait un des Fleuves des Enfers, si redoutable pour les Dieux, qu'après avoir juré en son nom, s'ils violoient leur Serment, ils étoient privés pour cent ans de l'usage du Nectar, & des privilèges de la Divinité. Tels sont les fruits monstrueux d'une imagination dérèglée.

Les Arcadiens furent d'abord un Peuple Ses
ma féroce & sauvage. La fertilité de leur terroir les invita ensuite à la vie pastorale, mais elle les exposa aux fréquentes incursions des Brigans, qui inondoient la Grece: Aussi devinrent ils excélens Soldats. Leur habit de guerre étoit fait de peaux d'ours & de loups. Leurs armes étoient un faisceau de javelots & une lance, qu'ils manioient avec une extrême dextérité. Leurs Femmes mêmes se piquoient d'héroïsme & plus d'une fois on leur dut la victoire. Les Arcadiens se mettoient à la solde de leurs voisins.

LYCAON, Fils de PHELEG, fut la prin- Lyc cipale cause de cet heureux changement. La Fable le métamorphose en loup, à cause de son caractère féroce. Ses Fils batirent chacun une Ville, rassemblèrent les Peuples & leur firent goûter les premières douceurs de la Societé. OENOTRAS, le plus jeune, à la tête de quelques troupes, fit

voile pour l'Italie & y amena la première colonie de Grèce.

Bientot on sema du blé; on en fit du pain, & l'on porta des habits de laine filée. ARISTEE leur aprit l'usage des abeilles, du lait, du fromage & de l'huile. En quatre générations les Arcadiens devinrent sociables & industrieux. Je ne parle point de leurs Rois, parce qu'il est probable que ce Pais ne fut érigé en Monarchie, qu'au tems de JOSUE & peut-être plus tard.

Thessalie. La Thessalie fut aussi peuplée de bonne heure. Fameuse par ses 24 montagnes, si vantées par les Poètes qui y fixoient le séjour des Muses, par les plaines de Pharfale, par la délicieuse vallée de Tempé, qu'arosoit le fleuve Penée, elle fut encore parsemée de belles Villes; *Larisse*, patrie d'ACHILLE, *Pythion* où se célébrèrent les jeux Pythiques en l'honneur d'APOLLON, *Magnésie* & *Méthone* &c. Elle produisoit d'excellens bœufs & des chevaux admirables. On donna le nom de Centaures (*) à ses habitans, à cause de leur adresse à monter à cheval. Exposée à des invasions, la Thessalie étoit composée de quatre petites parties, aussi souvent désunies sous différens Princes, que gouvernées par un seul. J'o-

(*) C. à d. moitié home & moitié cheval.

metts la liste de leurs petits Rois, parce qu'elle n'a rien d'intéressant.

L'Elide enfin fut le séjour des descendans d'ELIZIA Fils de *Javan*, ou peut être d'ELISA lui même. Ils avoient donc raison de se dire Aborigènes du Pais. Ses principales Villes furent *Elide*, sur le Penée, Capitale, près de laquelle ceux qui aspiroient à se distinguer dans les Jeux olympiques venoient s'y préparer par une diette sévère & divers exercices. Là fut dans la suite le Palais du Roi AUGEE dont les vastes écuries contenoient 3000. boeufs: *Olympe*, située dans ces plaines fameuses, ou l'on célébroit les Jeux olympiques, dont j'aurai occasion de faire le détail. On y voioit encore le Temple de JUPITER *Olympien*, dequi la Statue haute de 50 coudées passa pour une des sept merveilles du monde. Le Fleuve *Alphée* y couloit; après avoir baigné les Murs de *Pisa*, il rentre en terre, & coulant dans un Canal souterrain, sans se mêler avec l'eau de la Mer, il rejoint en Sicile, près de *Syracuse*; la Fontaine d'Aréthuse, où l'on retrouve, dit-on, des choses qu'on jette en Elide dans l'*Alphée*.

Voilà donc les comencemens de la Grèce. Son berceau n'est point orné de fleurs; cependant avec quelle satisfaction ne décou-

Ve-t-on pas dans ces détails, en aparence minutieux, des traits de lumière empruntés de nos Livres sacrés ? ELIZA, par exemple, est la même chose qu'ELLAS, come traduit le Chaldaïque, & ce nom a été longtems commun à toute la Grece. Les Champs Eliens, la Ville d'Elide, la rivière *Elissus* sont encore autant de vestiges du nom de ce Fils de JAVAN. Nous retrouverons CETHIM, son Frère, en Macédoine, & DODANIM en Epiro, quoique les Historiens Grecs, peu instruits de leur Origine, aient puisé l'Éthimologie de ces noms dans d'autres sources. Ce n'est pas dans la Grece seule, que reparoissent les Chefs de la dispersion : La fondation successive nous apprendra, qu'ils ont été les Chefs de divers Peuples. Malgré les révolutions, malgré les fables, les noms de ces premiers Auteurs se sont long-tems conservés dans la mémoire de ceux, qui tenoient d'eux l'établissement & la naissance.

LAUSANNE.



E X A M E N

De la XI^{me}. Réflexion critique de BOILEAU, sur quelques passages de LONGIN.

ON ne peut nier que BOILEAU ne dise vrai dans la préface de ses œuvres, lorsqu'il s'exprime ainsi, pour faire sentir le ridicule d'une fausse pensée. „ Veut on voir combien „ une pensée fausse est froide & puérile ? Je „ ne saurois rapporter un exemple qui le fasse „ mieux sentir, que deux vers du Poète „ THEOPHILE, dans sa Tragédie intitulée „ PYRAME & THISBE' ; lorsque cette malheureuse Amante ayant ramassé le poignard encore tout sanglant dont PYRAME s'étoit tué, elle quérelle ainsi ce poignard :

Ah ! voici le poignard qui du sang de son Maître
S'est lâchement souillé. Il en rougit le traitre.

„ Toutes les glaces du Nord ensemble,
„ ne sont pas à mon sens, plus froides que
„ cette pensée. Quelle extravagance, bon
„ Dieu, de vouloir que la rougeur du sang,
„ dont est teint le poignard d'un homme qui
„ vient de s'en tuer lui même, soit un effet
„ de la honte qu'a ce poignard de l'avoir tué ?

„ Puis donc qu'une pensée n'est belle qu'est
 „ ce qu'elle est vraie, que l'effet infallible du
 „ vrai, quand il est bien énoncé, c'est de fra-
 „ per les homes; il s'ensuit que ce qui ne
 „ frappe point les homes, n'est ni beau ni vrai,
 „ ou qu'il est mal énoncé.

Il seroit à souhaiter que BOILEAU, en cri-
 tiquant la fausseté de la pensée de THEO-
 PHILE, n'en eût pas employé lui même une
 qui n'est pas moins fautive que celle qu'il re-
 prend. Quelle comparaison en effet y a-t-il,
 entre le froid des glaces du Nord, & entre ce-
 lui d'une fautive pensée? Je fais ce qu'on
 pourroit me répondre pour tâcher de l'excuser;
 savoir que l'usage semble autoriser la
 comparaison toute fautive qu'elle est, puis-
 qu'on dit tous les jours d'un mauvais ouvrage,
qu'il est froid à glacer, façon de parler
 qu'on emploie aussi, lorsqu'il s'agit d'exprimer
une mauvaise réception. On pourroit en-
 core ajouter que, puisque le sublime est „ cet
 „ extraordinaire & ce merveilleux, qui frappe
 „ dans le Discours, & qui fait qu'un ouvrage
 „ se enlève, ravit, transporte; il s'ensuit
 qu'émouvant nos passions, il excite en
 nous réellement de la chaleur; & que par la
 raison des contraires, une fautive pensée qui
 nous déplaît, nous révolte & nous cause du
 dégoût, ne peut qu'exciter en nous du froid.

mais qu'elle n'échauffe point notre imagination : Mais à cela je réponds, que ni l'usage, ni le dégoût, n'établiront jamais la réalité du froid d'une pensée, qui étant un être moral ne peut-être susceptible d'aucun accident, & que la comparaison fera toujours fautive, quelque chose qu'on puisse dire pour l'excuser. Mais que tout ceci soit dit en passant, mon but étant d'examiner une autre pensée que celle que je viens de critiquer. BOILEAU, je le répète, s'est moqué avec raison des deux vers de THEOPHILE, & les a très judicieusement critiqués ; il s'agit de voir s'il en a usé avec la même justice, dans sa onzième Réflexion critique sur un passage de LONGIN, lorsqu'il a entrepris d'excuser, & même de défendre ce vers de RACINE,

Le flot qui l'aporta recule épouvanté,

qu'avoit ataqué M. de la MOTTE, dans son Discours sur l'Ode.

LONGIN, en parlant des Métaphores, aiant dit au Chap. XXVI. „ Néanmoins „ ARISTOTE & THEOPHRASTE, afin d'excuser l'audace de ces figures, pensent qu'il „ est bon d'y apporter ces adoucissements : „ *Pour ainsi dire, si j'ose me servir de ces ter-*

mes, pour m'expliquer plus hardiment &c.
 BOILEAU fondé sur ces paroles, en conclut
 que, pour juger si une figure dans les vers,
 n'est point trop hardie, il est bon de la
 mettre en prose, avec quelqu'un de ces
 adouciffemens; puisqu'en éfet, ajoute-t-il,
 si à la faveur de cet adouciffement, elle n'a
 rien qui choque, elle ne doit point cho-
 quer dans les vers destitués même de cet
 adouciffement.

Ce principe établi, BOILEAU dit, que
 M. de la MOTTE n'a donc pas raison en
 son Discours sur l'Ode, lorsqu'il accuse M.
 RACINE de s'être exprimé avec trop de har-
 dieffe dans sa Tragédie de PHEDRE, où le
 Gouverneur d'HYPOLITE faisant la pein-
 ture du Monstre éfroiable, que NEPTUNE
 avoit envoié pour éfraier les Chevaux de ce
 malheureux Prince, se sert de cette hyperbole,

Le flot qui l'aporta recule épouvanté,

puisque'il n'y a personne, ajoute-t-il, qui ne
 soit obligé de tomber d'accord, que cette
 hyperbole passeroit même dans la prose, à
 la faveur d'un *pour ainsi dire*, ou d'un *si*
j'ose ainsi parler.

La suite du passage de LONGIN rapporté
 plus haut, justifie encore mieux, dit BOI-
 LEAU, le vers de RACINE, que tout ce qu'il

dit jusqu'ici : Voici les paroles de ce Rhéteur. „ En éfet, ajoutent ces deux Philoſophes, l'excuse est un remède contre les hardieſſes du Diſcours, & je ſuis bien de leur avis. Mais je ſoutiens pourtant toujours ce que j'ai déjà dit, que le remède le plus naturel contre l'abondance & l'audace des métaphores, c'est de ne les employer que bien à propos, je veux dire dans le ſublime & dans les grandes paſſions. Si ce que dit là LONGIN, est vrai, ajoute BOILEAU, M. RACINE a entièrement cauſe gagnée : Pouvoit-il employer la hardieſſe de ſa métaphore, dans une circonſtance plus conſidérable & plus ſublime, que dans l'éfroiable arrivée de ce monſtre, ni au milieu d'une paſſion plus vive, que celle qu'il donne à cet infortuné Gouverneur d'HYPOLITE, qu'il représente plein d'une conſternation, que par ſon récit, il comunique en quelque ſorte aux Spectateurs mêmes?

Que ſi M. de la MOTTE, pourſuit BOILEAU, a voulu accuſer d'affectation & de trop de hardieſſe, la figure par laquelle THERAMENE donne un ſentiment de fraieur au ſoc même, qui a jetté ſur le rivage le monſtre envoié par NEPTUNE, ſon objection est encore bien moins raifonnable, puifqu'il n'y a point de figure plus ordinaire dans la Poéſie, que de perſonifier les choſes inani-

„ mées, & de leur doner du sentiment, de
 „ la vie, & des passions.

J'ai raporté en abrégé ce qu'a dit BOILEAU pour la défense du vers de RACINE, ataqué par M. de la MOTTE. Voions maintenant si l'on ne peut point dire les mêmes choses en faveur des deux vers de THEOPHILE? Si les raisons alléguées par BOILEAU justifient pleinement le vers de RACINE, contre la critique de M. de la MOTTE, & que je puisse faire l'aplication de ces raisons aux vers de THEOPHILE, il est clair que ce Poëte doit être justifié contre la critique de BOILEAU, que j'ai raportée au commencement de cet examen. Que si au contraire, ces raisons alléguées, n'empêchent point que la pensée de THEOPHILE ne soit fausse, il s'ensuit en bonne conséquence, que la pensée renfermée dans le vers de RACINE est aussi fausse, & que BOILEAU a eût tort de la vouloir défendre. Començons.

Le flot qui l'aporta recule épouvanté, ;

si j'ose parler ainsi.

Ah ! voici le poignard qui du sang de son Maître
 S'est souillé lâchement. Il en rougit le Traître,

si j'ose parler de la sorte.

Je suis le plus trompé du monde, si ces

adouciffemens ajoutés à ces vers , n'opèrent
 autant en faveur de l'un que de l'autre. Si
 l'hyperbole du vers de RACINE peut passer
 dans la prose , come le dit BOILEAU , à la
 faveur d'un *si j'ose ainsi parler* , pourquoi n'en
 fera-t-il pas de même de celle de THEO-
 PHILE , les pensées de ces deux vers étant de
 même nature ? Car enfin , tout aussi peu que
 le poignard , qui avoit percé le cœur de PY-
 RAME , a pû être susceptible de honte ; tout
 aussi peu le flot , qui avoit aporté le monstre ,
 a-t-il pû l'être de fraieur. La rougeur qui
 paroïssoit sur le poignard venoit du sang dont
 il étoit couvert ; & le mouvement rétrograde
 du flot , venoit du mouvement de la Mer
 agitée , qui , lorsqu'elle avance sur le rivage ,
 recule naturellement , l'eau cherchant tou-
 jours l'équilibre , ou , si on l'aime mieux , la
 ligne horizontale.

Mais , dit BOILEAU , si M. DE LA MOTTE
 accuse de trop de hardiesse THERAMENE , qui
 donne un sentiment de fraieur au flot même ,
 qui a jetté le monstre sur le rivage , il a tort ,
 puis qu'il n'y a point de figure plus ordinaire
 dans la Poésie , que de personifier les choses
 inanimées , & de leur donner du sentiment ,
 de la vie , & des passions.

Je répons à mon tour ; s'il a été permis à
 RACINE de personifier le flot , de lui donner
 du sentiment , de la vie , & des passions ,

pourquoi aura-t-il été défendu à THÉOPHILE, d'en agir de même, par rapport au poignard de PYRAME? Le flot s'épouvante & le poignard conçoit de la honte: Le flot recule; le poignard rougit.

Quelqu'un m'objectera peut être, qu'il est plus naturel de représenter la Mer come animée & agitée de passions, qu'il ne l'est de personifier un poignard: Que les Poètes qui ne parlent que de l'OCEAN, d'AMPHITRITE, de NEPTUNE, désignent souvent la Mer sous les noms de ces Divinités.

Un orage terrible aux yeux des Matelots,
C'est NEPTUNE en courroux qui gourmande les flots.

BOILEAU *Art. poétique Chant III.*

A cela je répons, que la guerre & les armes, sont aussi nommées MARS & BELLONE par ces mêmes Poètes.

Mes présages s'accomplissent ;
Il comence à chanceler ,
Sous les coups qui rétentissent ;
Ses murs s'envont s'écrouler.
MARS en feu qui les domine ,
Soufle à grand bruit leur ruine ,
Et les bombes dans les airs
Allant chercher le tonnerre ,

Semblent ,

Semblent, tombant sur la Terre,
 Vouloir s'ouvrir les Enfers.

BOILEAU *Ode sur la prise de Namur*

Qui ne voit que le Poëte, par le nom de
 MARS, désigne les Canons & les Mortiers?
 Mais ce même Poëte n'a-t-il pas personifié
 un lit dans sa dixième Satire?

T'acomodes-tu mieux de ces douces Ménades,
 Qui dans leurs vains chagrins sans mal toujours ma-
 lades,

Se font des mois entiers sur un lit éfronté,
 Traiter d'une visible & parfaite fanté?

Et dans sa dixième Epitre adressée à ses
 vers

Et bientôt vous verrés mille Auteurs pointilleux,
 Pièce à pièce épluchant vos sons & vos paroles,
 Interdire chez vous l'entrée aux hiperboles.

Huer la Métaphore & la Métonimie

Vous soutenir qu'un lit ne peut être éfronté.

Or si un lit peut être personifié, si on lui
 peut attribuer de l'éfronterie, pourquoi ne
 pourra-t-on point attribuer de la honte à un
 poignard?

LONGIN, aiant dit, come je l'ai raporté, qu'il foutient que le remède le plus naturel contre l'abondance & la hardiesse des Métaphores, c'est de ne les employer que bien à propos, c'est à dire dans le sublime & dans les grandes passions, ces paroles font dire à BOILEAU, „ que Mr. RACINE ne pouvoit „ employer sa Métaphore dans une circonstance plus considérable & plus sublime, „ puisque THERAMENE par son récit, communi- „ que sa consternation aux Spectateurs. De- „ sorte, ajoute-t-il, que par l'émotion qu'il „ leur cause, il ne les laisse pas en état de son- „ ger à le chicaner sur l'audace de sa figure.

Examinons quelle est cette circonstance si considérable & si sublime, dans laquelle RACINE emploie sa Métaphore. C'est dans le récit que fait THERAMENE de l'effroyable arrivée de ce monstre, dont la vue épouvante les chevaux d'HYPOLITE, qui se cabrent, renversent le char, le brisent, & entraînent leur Maître entre des rochers, où il est misérablement déchiré.

Quelle est celle où l'emploie THEOPHILE? C'est en conduisant THISBE à l'endroit où PYRAME vient de se poignarder. Spectacle affreux, mais principalement pour une tendre Amante, qui trouve un juste sujet de larmes & de désespoir, là où elle s'atendoit à en trouver un de joie & de consolation. Je demande

À la circonstance où THEOPHILE emploie sa métaphore, n'est pas pour le moins aussi considérable & aussi sublime, que celle dans laquelle RACINE en a fait usage? En effet, THERAMENE ne fait que raconter la mort d'HYPOLITE, son élève, au lieu que THISBE voit expirer son tendre amant PYRAME, & déplore son propre malheur.

Mais pourquoi n'est-on pas aussi vivement frappé des vers de THEOPHILE, que de ceux de RACINE? La réponse est facile à faire. RACINE s'est exprimé d'une façon noble, & dans un stile sublime, au lieu que THEOPHILE ne s'exprime que d'une façon commune & sèche:

Cependant, sur le dos de la plaine liquide,
 S'élève à gros bouillons une montagne humide.
 L'onde approche, se brise, & vomit à nos yeux,
 Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.
 Son front large est armé de cornes menaçantes:
 Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes:
 Indomptable Taureau, Dragon impétueux,
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
 Ses longs mugissemens font trembler le rivage;
 Le Ciel avec horreur voit ce monstre sauvage.
 La Terre s'en émeut; l'Air en est infecté:
 Le flot qui l'aporta recule épouvanté.

Il faut avoïer qu'à la faveur du sublime de cette description, on sent à peine la fauffeté de la pensée du dernier vers. Il n'en est pas ainsi de ceux de THEOPHILE.

Ah ! voici le poignard qui du sang de son Maître
S'est souillé lâchement : Il en rougit le traître !

☞ La fauffeté de la pensée est trop féchement & trop trivialement exprimée, pour en pouvoir imposer. Tachons d'exprimer cette même pensée dans un stile un peu plus relevé, & d'une façon un peu plus difufe ; je ne doute point que fardée ainsi, on ne la trouve plus fuportable.

Ah ! voici le poignard , cet instrument perfide ,
Qui de son propre Maître exécration homicide ,
S'est lâchement souillé d'un sang si précieux :
Honteux du souvenir de son crime odieux ,
Il en rougit le traître !

Il est clair , ce me semble , par cette paraphrase , que la pensée de THEOPHILE y paroît moins choquante , quoi qu'elle soit également fauffe. Et pour revenir à RACINE , je fuis perfuadé que fupposé qu'il eût fait la Tragédie de PYRAME & de THISBE , & qu'il y eût employé cette pensée de THEOPHILE , que je viens d'examiner , il l'auroit maniée

avec tant d'art, qu'elle auroit presque passé pour vraie. Je dis le contraire de THEOPHILE, en le mettant en la place de RACINE, & en suposant qu'il eut fait la description du monstre.

Il me semble avoir prouvé suffisamment, que BOILEAU a pris le change par rapport à ce vers de RACINE, qu'il a voulu défendre contre M. de la MOTTE; car enfin je ne crois point qu'il ait parlé contre ses sentimens. Quoique intime ami de RACINE, sa propre réputation lui étoit trop chère, pour qu'il eût voulu la lui sacrifier en cette occasion: Mais c'est le propre de tous les homes de se tromper, & de tomber en contradiction avec eux mêmes. CICERON, pour ne parler que de lui seul, n'a point été exempt de ce défaut.

L.

GENEVE.





P R O G R A M M E

*On IDE'E abrégée d'un nouveau Système Astro-
nomique.*

POUR découvrir la vérité dans le nouveau Système qu'on présente au Public, on s'est appliqué à ne point faire de suppositions ni d'hypothèses arbitraires; parce que l'on peut supposer faux, & que toutes les conséquences qu'on tireroit d'un faux principe, ne peuvent conduire qu'à l'erreur. On n'a donc établi pour base & pour fondement de ce système, que les Phénomènes admis universellement, ou les seuls effets reconus par tous les vrais Astronomes, du mouvement particulier de tous les corps célestes: Et par ces mêmes effets, tels que nous les conoissons, on a taché de remonter à la conoissance de leurs causes, au moyen de l'arrangement & du mouvement même qu'on doit donner à ces grands corps, puisqu'on ne peut les arranger, ni les faire mouvoir d'une manière différente de celle du nouveau Système, sans déranger en même tems, & sans contredire en effet les Phénomènes les plus constans.

Cet arrangement des Masses ou des Astres entr'eux, consiste simplement à replacer la

Terre dans le centre du monde, avec un mouvement de rotation sur son axe seulement, pour le mouvement journalier : La Lune se meut ensuite, autour du globe terrestre : Le Soleil parcourt l'écliptique, aiant pour Satellites MERCURE & VENUS : La révolution de cet Astre sur son orbite donne le mouvement annuel : MARS le suit ; après lui JUPITER, & enfin vient SATURNE.

Dans le mouvement journalier, on doit distinguer la rotation de la terre sur son axe, et Périodique & en Sinodique. La première ne renferme pas le jour entier, parcequ'elle se termine toujours au même point du Ciel ou elle a comencé ; ce qui n'arrive pas dans la rotation Sinodique, puisqu'elle ne comence & ne se termine qu'au centre du Soleil, qui étant mobile sur l'écliptique, ne peut se rencontrer toujours au même point dans le Ciel. Delà, il suit que le jour entier est composé de deux mouvemens, savoir, de la rotation de la Terre sur son axe au centre du monde, & de l'arc de mouvement que le Soleil parcourt sur son orbite, pendant sa rotation ; lequel arc de mouvement elle doit encore faire après sa révolution, pour joindre le même Méridien au centre du Soleil, & terminer le jour entier, puisque ce dernier n'est fini que dès l'union du Méridien terrestre au centre du Soleil, à une seconde union de ce même Mé-

ridien à ce même centre solaire, après la révolution ou rotation de la Terre.

Que si à chaque rotation de la Terre sur son axe, il faut ajouter un arc du mouvement journalier du Soleil, pour compléter le jour, ces arcs qu'on lui ajoutera, ou seront égaux, ou bien ils seront inégaux. S'ils sont toujours égaux, ils n'est rien de si sûr qu'à des choses égales, come sont les rotations de la terre, ajoutant des parties égales, come sont ces arcs égaux de l'Equateur, pour terminer les jours, pour lors tous les jours doivent être égaux. Tel est le mouvement moïen du Soleil. Si au contraire à des choses égales, come sont en éfet ces rotations de de la Terre, on ajoute des arcs inégaux de l'Equateur, come sont les arcs aparens, irréguliers, & astronomiques du Soleil, les jours alors doivent rester inégaux. Or puisqu'il est reconu qu'il y a une vraie irrégularité dans le mouvement aparent du Soleil, il faut en conclure qu'il doit aussi y avoir une pareille irrégularité dans la durée des jours, c'est à dire, qu'ils doivent se prolonger plus ou moins, selon les diverses grandeurs des arcs aparens & journaliers du Soleil, & qu'une rotation de la terre doit anticiper sur une seconde, pour achever le jour.

Mais d'où vient donc cette inégalité dans les arcs journaliers & aparens du Soleil ? Des

Loix combinées de l'Optique, & de l'Astronomie. Des Loix de l'Optique, à cause de l'excentricité de l'écliptique; & des Loix de l'Astronomie, à cause de son inclinaison sur le plan de notre équateur, qui en est la mesure. D'où il s'enfuit que, par l'optique, un mouvement toujours régulier & uniforme, augmente & diminue de vitesse aparente, selon sa proximité & son éloignement de la terre, sans aucun égard à sa distance & à l'éloignement de l'équateur: Au lieu que, par l'astronomie, un mouvement toujours uniforme & régulier, augmente & diminue de vitesse aparente, selon sa proximité & son éloignement de l'équateur, par son inclinaison, sans aucun égard à l'éloignement & à la distance de la terre.

Si la rotation périodique de la terre ne renferme pas le jour entier, & si une partie d'une seconde rotation est employée à suivre le mouvement journalier du Soleil, il s'enfuit alors nécessairement que pour 365 jours & $\frac{1}{4}$ environ, la terre doit faire sur son axe 366 rotations, une étant destinée à suivre ce mouvement journalier du Soleil dans la révolution de son cercle, pour joindre à sa rotation périodique les arcs astronomiques de cet Astre, qui terminent les jours. Par la même raison, on ne doit pas être surpris si le mouvement Sinodique de la Lune souffre

une variation dans sa durée , puisqu'il faut également ajouter à son mouvement périodique , pour le rendre Sinodique , l'arc du mouvement du Soleil pendant sa période , qui à son égard doit souffrir une apparence irrégulière. . . .

Afin de démontrer sensiblement le vrai , du moins la grande vraisemblance , aussi bien que l'utilité de ce Système Astronomique , pour expliquer les Phénomènes , on en est venu à l'expérience , & pour ainsi parler , à l'exécution. On a donc essayé de construire une machine propre à représenter en conséquence , le mouvement du Soleil , & ses apparences irrégulières , ou les équations solaires. On y a supposé deux Soleils différens , qui d'une même égalité & uniformité de mouvement parcourent , l'un l'équateur & l'autre l'écliptique. Le premier représente donc le mouvement moïen de cet astre ; & le second , son mouvement apparent , irrégulier & astronomique , de telle sorte que dans la révolution périodique de ces deux orbites , on découvre à l'œil les différences journalières entre ces deux mouvemens , telles que les observations les plus exactes nous les donnent , & qu'elles sont marquées dans les tables de la connoissance des tems. L'on y voit en effet que ces deux mouvemens se réunissent quatre fois dans l'Année , les jours qui sont désignés ; sa-

voir, trois fois dans la partie septentrionale de l'Ecliptique, le 15 Avril, le 17 Juin, & le 31 Août; & une fois seulement dans la partie méridionale, le 24 Décembre: Ce qui doit faire juger que le mouvement vrai du Soleil, sur son orbite, a la même égalité ou régularité que le mouvement moïen de l'Equateur, puisqu'elle y est absolument nécessaire pour y trouver sur l'Equateur ses irrégularités aparentes, telles qu'elles sont reconües par les observations; car si le mouvement n'y est pas régulier, & si le cercle de l'Ecliptique n'y est pas acompagné de toutes les circonstances aperçües par les Observateurs, alors on n'y trouve plus les irrégularités aparentes, conformes à ce qu'ils nous aprennent. D'où l'on doit encore inférer que les inégalités astronomiques sont proportionnelles aux différentes inclinaisons des orbites sur le plan de notre Equateur. Et delà, l'on peut voir, par la seule circonstance d'une variation continue dans l'inclinaison de son orbite sur le plan de l'Equateur même, combien grande doit être aussi la variation dans les aparences irrégulières & astronomiques du mouvement de la Lune; les loix astronomiques devant être générales & sans exception. Cette planete a bien d'autres circonstances particulières, qui suivent son mouvement, & qui paroissent l'altérer.

Une chose des plus remarquables dans cette première machine des équations solaires, c'est que l'Ecliptique s'y peut placer de différente manière, afin de rendre plus complètes les démonstrations & les expériences, en faisant voir séparément, & l'une après l'autre, les deux sortes d'inégalités apparentes dans le mouvement du Soleil, car sans rien déranger, on peut y placer l'Ecliptique paralele à l'équateur & concentrique à la terre; & alors il se meut avec la même égalité que celui de l'Equateur même, sans donner la moindre aparence irrégulière: Que si l'on donne à ce cercle une excentricité d'environ deux degrés, sans aucune obliquité, on y découvre pour lors les seules inégalités apparentes du mouvement solaire, qui naissent de l'optique: Si on lui ôte au contraire son excentricité, pour lui donner seulement une inclinaison d'environ 23 degrés & $\frac{1}{2}$, on n'y peut découvrir, dans cette position, que les seules inégalités apparentes de ce mouvement, qui résultent des loix de l'Astronomie. Ensuite, si l'on ajoute à cette inclinaison son excentricité d'environ deux degrés, la machine démontre alors toutes les inégalités apparentes du mouvement de l'astre, tant optiques qu'astronomiques, parfaitement semblables à celles qui sont reconûes par toutes les observations modernes.

On ne pouvoit doner des expériences, ni des preuves plus satisfaisantes en faveur du nouveau Siftème. Il nous fait voir qu'il règne une régularité parfaite dans les mouvemens des corps célestes, & que leurs irrégularités ne sont qu'aparentes & respectives, causées par les diverses circonstances de leurs orbites sur le plan de nôtre équateur, qui en est la mesure, come on l'a déjà dit. Cela est si constant, que si un Spectateur pouvoit se placer au pôle de l'Ecliptique, alors le mouvement régulier de l'Equateur lui doneroit sur l'Ecliptique les mêmes aparences irrégulières que nous done le mouvement du Soleil sur l'Equateur, parcequ'alors l'Equateur feroit sur ce dernier la même excentricité & la même inclinaison, & que par conséquent il doneroit sur l'Ecliptique, qui pour lors en feroit la mesure, les mêmes inégalités aparentes de mouvement.

Au reste, la grandeur de l'excentricité de l'écliptique se fait conoitre évidemment sur la machine même, aux jours des équinoxes, par la différence qui s'y trouve entre le mouvement moien, & le mouvement aparent ou irrégulier du Soleil; cette différence y est marquée d'environ huit minutes, qui donent pour excentricité de ce cercle, environ deux degrés de part & d'autre. Or deux degrés ôtés dans les équinoxes de la partie méridio-

nale de l'Ecliptique, pour les ajouter à la partie Septentrionale de ce cercle, y donent quatre degrés de plus vers les équinoxes, & par conséquent huit degrés environ de plus tant dans cette partie Septentrionale que dans la partie Méridionale; ce qui est très conforme aux huit jours environ que le Soleil demeure de plus dans cette partie de l'Ecliptique, que dans l'autre.

Enfin, cette machine des équations solaires a deux cadrans très propres; l'un est pour le mouvement moyen & régulier du Soleil; l'autre est pour son mouvement aparent & astronomique; ces deux mouvemens marchent à la faveur d'une petite pendule, qui est dans le pied, & qui dure environ dix jours. La machine peut se placer commodément sur une table; elle n'a qu'environ 16 pouces de hauteur, son pied compris, & huit de largeur. Elle se termine au dessus par le mouvement Sinodique de la Lune: C'est une pièce fort curieuse, & qui paroît absolument nécessaire pour entreprendre des démonstrations astronomiques sur le mouvement du Soleil, & de la Lune même.

A la suite de la machine construite pour démontrer le mouvement solaire, on vient d'en finir quatre autres, non moins intéressantes, & qui servent également à la démonstration du mouvement particulier des planettes. Il a

fait pour cela en construire plusieurs , afin de ne pas embrouiller toutes les lignes tracées pour chaque mouvement l'un après l'autre , & afin de faire voir plus clairement encore , avec quelle exactitude elles suivent les traces , les tours , & les contours , qui ont été gravés , sur les observations de Mrs. de l'Académie. L'on conçoit aisément qu'on ne pouvoit tracer toutes ces lignes du mouvement de MARS , de VENUS , & de MERCURE , sur une même planche , ou sur un même planisphère , sans les rendre plus confuses , & les mouvemens moins intelligibles. On a donc fait , pour les mieux distinguer , quatre nouvelles machines , où tous les Phénomènes planétaires sont démontrés. On y remarque pourquoi la planète , dans son mouvement , passe trois fois par le même point du Ciel ; pourquoi elle y est tantôt directe , tantôt stationnaire , & tantôt rétrograde ; pourquoi MARS , par exemple , demeure jusqu'à la seizième année , pour donner la même marche , ou même configuration de son mouvement dans le même signe ; pourquoi VENUS & MERCURE restent environ sept ans , pour remplir tout le Sodiaque de leurs contours & des figures de leurs mouvemens propres ; pourquoi la Lune est toujours plus rapprochée de la terre dans ce qu'on appelle ses quadratures que dans ses sygies ; pourquoi son mou-

vement est toujours plus accéléré dans ces syfigies, quoique plus éloigné de la Terre, que dans ses quadratures, où il en est plus près. . . .

Mais ce qui est encore plus singulier & plus frappant dans ces sortes de machines, c'est que l'on y fait voir l'harmonie, le concert & le rapport du mouvement de tous ces corps célestes, avec celui du Soleil même, qui en est le principe, le centre & l'origine; & comment durant sa course & sa révolution dans l'écliptique, cet astre, tantôt repousse les uns, & tantôt attire les autres; ce qui formeroit précisément le système physique de l'attraction Newtonienne, si fort à la mode aujourd'hui, & que l'Auteur connoissoit à peine, avant de l'avoir trouvée pour ainsi dire, sous sa main. Quoi qu'il en soit, son Système astronomique lui paroît le seul qui puisse être démontré par les causes, & il est persuadé que ce qu'il en a découvert par ses propres recherches, pourroit encore le conduire, & d'autres après lui, à de nouvelles découvertes, avantageuses & importantes au bien de la Société. Il a gravé lui même toutes les planches nécessaires pour ses démonstrations. Il a aussi imaginé plusieurs autres machines pour différentes sortes de mouvemens. La principale est celle qui, en conformité de son propre Système, renferme & démontre les

mouvemens

mouvements de tous les corps célestes, dès le centre de la Terre jusqu'aux étoiles, avec la manière particulière dont elle a été faite, pour la mettre dans sa perfection. Ce Système a donc deux parties. La Ire est uniquement pour la démonstration de tous les phénomènes; la IIe est en quelque sorte pour les exécuter, tels qu'ils nous paroissent, & pour les constater par des expériences, qui seules sont capables de nous faire conoitre le véritable arangement, & le vrai mouvement de tous les Astres. On peut ensuite rendre physique, ce même Système astronomique, & le rendre surtout assorti aux principes mathématiques de NEUTON, beaucoup plus qu'aux idées métaphisiques de DESCARTES. Mais il étoit nécessaire d'étudier & de fixer les mouvements célestes, tels qu'ils sont en effet, par les observations de l'astronomie, avant de vouloir expliquer par les Loix de la physique, pourquoi ils s'exécutent, & comment ils se font, d'une manière si admirable, & si éloquante, selon le Psalmiste, pour la gloire du Créateur.

Signé l'Abé TOURNIER:

A Nazareth potest aliquid boni esse.

JOAN. I. 46.



LE FINANCIER

*Comédie en Prose, en un Acte, par M. DE
SAINTEFOIX.*

CETTE petite Pièce, qui a été goûtée du Public, fut représentée pour la première fois le 20 Juillet dernier. La Scène est dans un magnifique Château, qu'ALCIMON, riche Financier, a acheté depuis peu & qu'il occupe pendant la belle Saison. Le Chevalier, home d'un rare mérite, possède une petite Terre dans les environs. Il se rencontre, avec un Marquis de sa conoissance, chez le Financier. Ce Marquis est un Courtisan, qui réunit tous les défauts qu'on impute à son état, & dont le caractère vicieux forme un contraste avec celui du Chevalier. Le premier reproche à celui-ci de ne pas assés profiter des agrémens que pouroit lui procurer un voisin opulent & qui aime la dépense. Le Chevalier répond qu'ALCIMON l'a indigné en marquant, suivant lui, une ame dure, & qui n'agit que par ostentation. Il rapelle au Chevalier les politesses & toutes les atentions dont l'a acablé le Financier, à l'ocasion d'un assés léger accident; tandis que le soir, un carosse de voiture verse au bout de l'avenüe du Château, au même endroit où l'essieu de la chaise du Marquis avoit cassé: On en tire un Vieillard si foulé, si incomodé de sa chute, qu'à chaque instant il perd conoissance. On vient en avertir ALCIMON, qui répond par cette question: Quelle espèce d'home est-ce? A quoi le Chevalier repliqua qu'il ne s'agissoit pas de savoir quelle

espèce d'home c'étoit , mais que c'étoit un home. Cependant ALCIMON n'a pas seulement daigné s'informer encore de la santé de ce Vieillard : Ne pas s'intéresser à un home malheureux , parcequ'il n'a pas une certaine aparence c'est marquer une ame insensible : A quoi le Marquis répond : „ Eh que „ t'importe son ame ? Vit-on avec l'ame des gens ? „ Un home est en place , un autre tient une bone „ maison , c'est avec la place , c'est avec la bone „ maison que l'on vit.

Dans cette seule Scène , l'Auteur peint d'une manière vive & concise , trois caractères faits pour bien contraster ensemble ; & ces caractères sont tels que la Société les présente & les voit journellement. Il établit en même tems la base de toute la Pièce.

HENRIETTE paroît ; le Marquis par ses soupçons continue d'établir son caractère ; le Chevalier , détruit ses malignes conjectures , en lui aprenant que cette jeune persone est la Fille du Vieillard dont il a parlé. Elle vient remercier le Chevalier de ses soins obligeans pour son père ; ils sont d'une Province éloignée ; ils alloient à Paris pour implorer la pitié d'ALCIMON. HENRIETTE a appris que précisément ils se trouvent chez lui ; come son père & elle sont inconnus , elle prie le Chevalier de les présenter. Il s'en défend , par la répugnance qu'il dit avoir de paroître demander la moindre chose à ce Financier. Elle ne se rebute pas ; elle lui donne même un Mémoire pour ALCIMON ; le Chevalier le lit ; il conoit par ce Mémoire , que le Vieillard , après plusieurs revers , en dernier lieu réduit à la recette d'un petit Bureau , des voleurs entrés de nuit chez lui , ont emporté deux mille écus qui

étoient dans la caisse. Il demande du tems pour les remplacer, & surtout qu'on ne le prive pas de l'emploi. Le Chevalier est pénétré du sort de ces infortunés ; croïant les mieux servir par le crédit du Marquis, il l'engage à se charger du Mémoire. La jeune HENRIETTE remercie d'avance le Marquis, du ton le plus naïf & par les expressions les plus intéressantes. Celui-ci promet de s'employer, mais avec le ton d'un Petit-Maitre plus poli qu'obligeant, & plus sensible aux charmes de la CLIENTE qu'affecté de l'objet de sa demande.

Reste seul, le Marquis se dévoile. Il se propose de sacrifier, avant huit jours, l'innocence de cette jeune Fille à ses plaisirs, & encore plus à la vanité qu'il prétend tirer dans le monde de l'éclat de ses charmes & de leur nouveauté. FRONTIN vient lui apprendre que sa chaise est racomodée ; le Marquis lui ordonne d'en louer une à deux places, pour conduire HENRIETTE & son père à Paris. Il ne veut pas les laisser voir à ALCIMON. A propos de cet ALCIMON, le Valet, après plusieurs petites répliques d'un Comique gai, quoique moral, se ressouvient d'avoir connu le Financier, il y a trois ou quatre ans, sans pouvoir se ressouvenir du nom qu'il portoit alors ; il est assuré seulement qu'il ne se nommoit pas ALCIMON. Le Marquis répond à son Valet, qu'en achetant la terre & le Château il y a six mois, le Financier, aparemment, en a pris le nom qui valoit mieux que le sien. Cette circonstance est très nécessaire pour l'intrigue de la Pièce. Le Marquis, après avoir imposé silence à FRONTIN, finit par cette observation : „ Depuis quelques an-
„ nées tout le monde est Philosophe, & jusqu'aux
„ Valets moralisent. Ensuite il aperçoit ALCIMON ; il projette de s'amuser à le mortifier, pour prix de

la bone chère qu'il lui a faite & des politesses qu'il en a reçues ; il se propose surtout de le piquer contre le Chevalier, afin qu'ils ne se voient pas avant d'avoir terminé sa coupable entreprise sur HENRIETTE. Il exécute une partie de ses vûes dans la Scène qu'il a avec ALCIMON, Scène dont un Extrait ne peut rendre tout l'art & tout l'agrément. Il confie d'abord, en badinant, au Financier, qu'il a fait une découverte charmante, un objet tout neuf & qui vient de Province ; mais il ne le nomme ni ne le désigne à ALCIMON, que par des comparaisons les plus galantes & les plus agréables : C'est une des colombes de VENUS ; il l'a détournée dans l'instant qu'elle alloit tomber dans les grifes d'un gros Epervier. ALCIMON croit que c'est un de ses confrères, en rit beaucoup & applaudit au projet. Le Marquis tombe ensuite sur la causticité du Chevalier. Il en raporte même quelques propos durs contre le Financier. Il lui parle enfin de l'affaire du Vieillard, de manière à le dégouter de le voir & de l'entendre par l'importunité que cela lui occasioneroit, & le risque de ce qu'il lui en coûteroit, pour réparer son malheur. Il laisse entendre que certaines vûes du Chevalier sur la jeune Fille sont le principe de l'intérêt qu'il prend pour le Père. ALCIMON répond que ce ne sera pas à ses dépens, & se promet bien de ne pas laisser pénétrer le Chevalier, de toute la journée, dans son cabinet, où il va s'enfermer pour ne le point voir. Le Marquis le quite, en lui donant rendez-vous à Paris où il se propose, dit-il, de le revoir.

Le Chevalier, qui a entendu cette conversation dont il est indigné, reparoit ; il voit aprocher le Marquis avec HENRIETTE ; il se cache encore pour savoir quel sera le succès de cet entretien.

C'est ici particulièrement, que le talent de l'Auteur pour bien filer des Scènes, est employé avec une adresse admirable.

L'ingénuité d'HENRIETTE, la candeur & l'honnêteté de son ame forment un intérêt qui croit à proportion de ce que le Marquis excite d'indignation. M. DE SAINTE-FOIX montre ici une connoissance fine & juste du langage de la Cour, par celui qu'il prête au Marquis; il l'a orné de toutes les graces perfides d'une séduction d'autant plus dangereuse, qu'elle a cet air de facilité & de défintéressement, qui annonce la pure bienfaisance. Cependant le peu d'usage & de connoissance des vices d'un monde qu'elle ignore, laissant croire à cette jeune personne, que les propositions du Marquis tendent à une union légitime, elle le contraint par là à développer ses véritables desseins. „ Eh que „ fait, lui dit-il, cette inégalité de naissance ? „ Empêche-t-elle que vous ne soiez très-jolie ; „ qu'étant très-jolie je ne vous aime, & que nous „ aimant, nous ne puissions faire la félicité l'un de „ l'autre. Je veux que dès demain vous soiez logée, „ meublée, habillée come une Reine. J'ai hérité „ une petite Maison d'un vieux Comandeur mon „ Oncle ; elle est dans un quartier peu fréquenté ; „ on diroit d'un petit Temple pour les dorures, les „ glaces, les peintures, il n'y manquoit qu'une di- „ vinité ; c'est là qu'à vos genoux „ : . . . HENRIETTE l'interrompt par ses pleurs & le quite en disant „ Votre profusion vous trahit. Je vous ai „ crû généreux, vous n'êtes pas digne de l'être. „ L'infortune est bien afreuse quand elle nous ex- „ pose à des afronts. „ Cette réponse qui fait également honneur à l'ame de l'Auteur & à son esprit, en a fait pour le moins autant à ceux des Spectateurs qui l'ont vivement applaudie.

Le Marquis, consolé d'avoir manqué sa proie, se dispose à partir seul pour Paris, où d'autres soins l'appellent. Le Chevalier paroît, l'arrête, & l'attaque l'épée à la main. Nous rapporterons cette scène, très-courte, presqu'en entier, pour en mieux présenter l'intérêt & le tableau. . .

LE CHEVALIER (*au Marquis, & mettant l'épée à la main.*)

„ Défendez-vous.

LE MARQUIS.

„ Mais, Monseu, coment donc ? Qu'est-ce ?
„ Quelle raison ?

LE CHEVALIER.

„ Défendez-vous, vous dis-je, ou je. . .

LE MARQUIS (*mettant aussi l'épée à la main.*)

„ Oh parbleu, puisque vous le voulez absolument. . .

(*Ils se battent; l'épée du Marquis tombe.*)

LE CHEVALIER.

„ Vous êtes le plus indigne de tous les homes.

LE MARQUIS.

„ Songez, Monseu, que je suis défarmé.

LE CHEVALIER.

„ Vous ne le ferez pas longtems; vous m'aviez
„ promis de vous intéresser pour un père & une
„ fille dans le malheur. Loin de tenir vôte promesse, vous n'avez parlé à ALCIMON, que pour

„ le prévenir contr'eux. Eh, pourquoi avez vous
 „ comis cette noirceur? Parce que cette Fille
 „ vous a parû jolie; parce que vous l'avez regardée
 „ come une proie qui s'ofroit à vos desirs. Son air
 „ anonçoit l'honêteté de son ame; mais quelle ame,
 „ avez vous dit en vous même, ne se laisse pas flé-
 „ trir par l'amertume? Achevons de l'acabler, de
 „ la désoler, de la déchirer; ôtons à cette infor-
 „ tunée tout espoir, toute ressource; montrons lui
 „ son père prêt à être trainé dans une prison; pro-
 „ fitons, servons-nous de sa misère pour triompher
 „ de sa vertu: Votre action est aussi lâche que celle
 „ d'un infame ravisseur qui, le poignard sur la gor-
 „ ge, auroit tenté de la déshonorer. J'ai dit; re-
 „ prenez votre épée.

Lorsque le Marquis a ramassé son épée, **ALCI-
 MON** survient & se met entre eux; le Marquis rend
 compte, d'un ton badin, du sujet de la querelle,
 se retire & offre de la finir à Paris, si le Chevalier
 juge à propos de l'y venir trouver.

ALCIMON prévenu, impute au Chevalier l'es-
 clandestre arrivé chez lui; cette Scène, où l'un
 reproche la facilité à s'intéresser pour les malheu-
 reux; & l'autre, la dureté qu'il y a à ne les pas sou-
 lager, est un dernier coup de craïon qui perfec-
 tione deux des principaux caractères de la Pièce.
HENRIETTE paroît. Malgré ses résolutions, **ALCI-
 MON** est contraint de l'entendre. Le récit qu'elle
 fait & qui est adroitement achevé par le Chevalier,
 conduit à un dénouement qu'elle même ne pou-
 voit prévoir; le changement de nom du Financier
 en aiant dû écarter tout soupçon. Cette **HEN-
 RIETTE** se trouve être la Sœur d'**ALCIMON**, dont ce
 même Vieillard est le Père. Tout imprévu qu'est ce
 dénouement, il est suffisamment éclairci; il faut le

voir dans la Pièce même. GERONTE Père d'HENRIETTE & d'ALCIMON paroît ; la présence de ce vénérable Vieillard touche le cœur du Financier, qui n'étoit qu'accidentellement endurci, & si on peut le dire, par esprit de corps. Après avoir témoigné tout ce que la tendresse & la soumission d'un Fils bien né doivent inspirer pour un Père respectable, ALCIMON, rendu aux mœurs & à l'honêteté, s'aquite envers le Chevalier, en lui ofrant HENRIETTE sa Sœur avec la moitié de son bien.

F R A G M E N T

D'une Epître sur l'amitié attribüée à M. de
 CHATEAUBRUN.

MAIS dans ce calme des Prairies
 De mes profondes rêveries
 Qui rompt le fil intéressant !
 Un jour plus pur dore ces rives ;
 Le verd de ce Berceau naissant
 Devient plus doux, ces eaux plus vives
 Et ce Zéphir plus caressant.
 O charme ! ô joie inattendüe
 Je vois sous ces ombrages fraix
 Je vois l'Amitié descendüe :
 Mon Cœur me rapelle ses traits.
 Paré des mains de la nature
 Son visage brille sans far

Ses yeux charment fans imposture ,
Son front s'épanouit fans art.
Sur les lèvres avec les graces
Siège l'utile vérité ,
La paix , les mœurs , la liberté
Suivent son char , fèment ses traces
Des roses de la volupté.
O toi l'honneur de la nature
Par qui d'une volupté pure
L'home goûte les doux plaisirs !
Toi qui fatissait nos desirs ,
Passion d'un Cœur qui s'épure,
Azile de tous les instans ,
Qui brave l'injure des tems ,
Nimphe dont j'adore l'image ,
Qui viens à moi les bras ouverts ,
Reçois mon éternel hommage :
C'est toi qui m'inspire ces vers.
Embélis les de tous tes charmes ,
Qu'avec de si puissantes armes
Ils parcourent tout l'univers ;
Moins pour conquerir des suffrages ,
Pour ravir l'encens des mortels ,
Que pour forcer les Cœurs volages
A le bruler sur tes Autels.

R E P O N S E

A cette, Question du Journal Helvétique
d'Août 1761. pag. 454.

Si un Ecrivain, qui cherche à captiver l'attention des Lecteurs, doit preferer l'agréable à l'utile?

L'AGREABLE nous plait, l'utile nous instruit.

Heureux qui fait instruire & plaire !

Lorsqu'ils sont séparés l'agréable séduit ;

Un froid utile ne plait guère

Et produit rarement du fruit.

Réunir ces talens, c'est là le grand mystère ;

C'est faire succéder un beau jour à la nuit.

On instruit, on plait, on éclaire ;

Lors qu'on joint ces talens divers :

Qu'ils soient toujours amis, & qu'ils règnent ensemble !

Heureux l'Autheur qui les rassemble

Et dans sa prose & dans ses vers.



AUTRE REPONS

A la même Question.

LA Raïson ornée a des graces ,
Que seule elle n'a pas toujours.

Les Jeux , les Ris , & les Amours ,
Lorsqu'ils voltigent sur ses traces ,
Lui prêtent leurs secours.

Elle en acquiert une force nouvelle ;
D'un feu plus vif elle étincelle.

La Raïson nous ouvrant la route du bonheur ;
Eclaire nôtre Esprit , enflame nôtre Cœur ;
Et le goût sage qu'elle inspire

Des aimables vertus étend l'heureux empire.

L'Home a des organes , des sens ,
Dont l'exercice est nécessaire ;

La Raïson fait sur nous des efforts impuissans ,
Si prenant un air trop sévère ,
Elle ne fait instruire & plaire :
Fille laide n'a point d'Amans.

Que j'estime un Auteur aimable
Qui par des attraits innocens ,

Mêlant l'utile à l'agréable ,

Instruit par ses amusemens !

De cet Art enchanteur , FENELON , FONTENELLE

Peuvent nous offrir le modèle.



E N I G M E.

DÉPOUILLE d'un Maçon d'espèce singulière ;
 J'ai voïagé sur l'eau , j'ai marché sur la terre :
 Mais j'ai changé depuis ; & l'air présentement
 D'ordinaire est mon élément.
 On m'y promène en plus d'une manière ;
 Tantôt solidement assis ;
 Tantôt droit come une bannière ;
 Surtout quand brille au Ciel cet Astre dont le fils
 Dans le Pô baigna son derrière.
 Tu penfes me tenir , Lecteur ; mais point du tout
 Du derrière au lieu que j'occupe ,
 La différence est grande : Ecoute jusqu'au bout ,
 Souvent à qui porte une jupe
 Je done un air vif & piquant ,
 Et fais faire un Berger charmant
 D'une aimable & jeune Bergère.
 Plat , rond , pointu , noir , rouge ou gris ,
 La nécessité fut ma mère ;
 Mais l'usage m'ôte mon prix :
 Tantôt larges , enflés , tantôt maigres , petits ,
 Mes semblables exclus de leur place ordinaire ,
 Sont si ridiculement mis ,
 Qu'ils font hauffer l'épaule au Philosophe austère.
 Ceux qui par une humeur grossière

Ne me déplaceroient jamais ,

Aprêteroient encor bien autrement à rire.

Si dans ma taille il entre de l'excès ,

Et que par un exemple on veuille la décrire ,

Celui d'un Saint fert de comparaison.

A gens allant de compagnie ,

On done quelquefois mon nom.

Je fers à maint Enfant , aussi noir qu'un démon ,

Pour couvrir certaine partie

Qui chez eux & chez les Dévots

A besoin d'être garantie.

D'autres soit par maintien , soit par coquetterie ,

Ou pour fourire à de malins propos ,

Ne me laissent aucun repos.

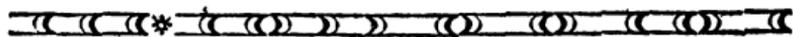
Tel qui m'obtient , peut d'un très grand empire

Devenir Roi , sans être apellé Sire ,

Et jusqu'en Amérique il aura des fujets.

Dévine qui je suis , Lecteur , à tous ces traits :

Si tu me tiens , je n'ai plus rien à dire.



L O G O G R I P H E.

Des bords de l'Archipel , transplanté dans la
France ,

Je t'offre , ami Lecteur , un être ! . . . mais silence.

Sans peine au moindre trait , tu m'allois deviner ;

Et je veux , malgré toi , te faire combiner.

Dix membres font mon tout. En guerre avec moi
même ,

(Si tu fais m'arranger) je deviens tour à tour
Une fleur ; un métal ; & ce squelette blême ,
Dont la tranchante faux , moissonne sans retour.
Là du lion cruel , tu trouves le repaire ;
Ici l'unique loi , du Philosophe austère ;
Un animal superbe ; un autre grand jaseur ;
Ce qui met mille fois le Poète en fureur ;
Un fruit ; un élément ; ce que tu devrois être ;
Ce que plus d'un perfide , affecte de paroître ;
Un légume ; celui d'entre tous les mortels
A qui la vanité , consacre des Autels ;
L'aliment nécessaire à toutes les Familles ;
Un nombre impair ; deux mois , trois arbres , & six
Villes.

Six Saints Canonisés , trois notes ; . . dans tes yeux
J'aperçois ton couroux ! quel Auteur sans cervelle
Forgea de tant de mots la fade Kyrielle ?
Dis-tu, Pauvre Lecteur, grondes, boudes, tant mieux.

ANONCE DE LIVRES.

LES FRÈRES PHILIBERT Libraires à Genève,
annoncent : *Le Courier Politique de Francfort*
à 40 liv. de France par An : *Nouveau Jour-
nal des Dames* par Mad. de BEAUMER : *Les
Sauvages de l'Europe* in 12.



T A B L E.

E SSAI sur ces Paroles du Psalmiste ; Que les paroles de ma bouche & la méditation de mon cœur te soient agréables &c.	463
Réflexions sur la Raison humaine.	488
Réflexions sur le choix d'un état.	497
Aux Editeurs à l'occasion de la Lettre sur cette Question : Seroit-il avantageux aux homes de vivre plus long-tems ?	504
A M*** sur quelques particularités rela- tives à feu M. Baulacre.	507
Fragmens Historiques VIII. Fragment.	517
Examen de la XI ^{me} Réflexion critique de Boileau, sur quelques passages de Longin.	533
Programme ou Idée abrégée d'un nouveau Sis- tème Astronomique.	546
Extrait du Financier , Comédie nouvelle.	558
Fragment d'une Epitre sur l'Amitié.	565
Reponse en vers à cette Question, Si un Ecrivain qui cherche à captiver l'aten- tion, doit préférer l'agréable à l'utile.	567
Autre Reponse à la même Question.	568
Enigme.	569
Logogriphe	570
Anonce de Livres.	571